

SA'D ABĀ RIYĀḤ, LE NIGAUD INSPIRÉ

KATIA ZAKHARIA

ICAR - UNIVERSITÉ DE LYON 2

*Heureux les pauvres en esprit
car le Royaume des Cieux est à eux !*

Le *Roman de Baybars*, on se s'en étonnera pas, fourmille de personnages secondaires, d'importance variable, poursuivant chacun son parcours tout en contribuant à l'achèvement de la trame générale, que se soit au service des desseins divins (manifestés par le truchement du sultan Baybars) ou des machinations démoniaques (principalement concentrées autour du prêtre Ğawān). Si aucun de ces personnages ne peut prétendre à une totale autonomie, ils se différencient par leur caractère et leur trajectoire, tout en s'inscrivant dans une typologie qui couvre des profils bien connus de la littérature populaire et épique, tels que les guerriers « sans peur et sans reproche », les félons, les lieutenants à la fidélité immuable, les victimes innocentes (en quête de justice et d'un justicier), les tartuffes ou les saints.

Parmi ces protagonistes, Sa'd Abā RiyāḤ (littéralement : Bonheur Père des Vents¹) occupe une place tout à fait singulière, notamment parce qu'il relève à la fois de plusieurs catégories de personnages. C'est pourquoi il m'a paru intéressant de le présenter, de retracer son histoire et d'analyser les spécificités de son inscription dans le récit.

Pour la clarté de l'exposé, je commencerai par donner au lecteur une idée rapide de l'histoire de Sa'd Abā RiyāḤ. Ensuite, je présenterai les passages les plus marquants dans lesquels il joue un rôle, en déga-

geant et reconstituant les séquences de son itinéraire selon leur ordre d'apparition pour la première fois dans le récit, où elles sont disséminées et parfois dissimulées. Dans cette partie centrée sur l'histoire (Genette), je m'intéresserai surtout à faire une présentation raisonnée du matériel constituant ces séquences, persuadée que le lecteur, peu ou prou familier des études portant sur les « récits de formation », retrouvera sans mal les interprétations que les limites de ce travail ne m'auront pas permis de détailler. Enfin, dans une troisième et dernière partie, en contrepoint de la précédente, je m'attacherai à montrer comment les caractéristiques du texte, y compris certaines lacunes du récit, sont tout autant constitutives de la cohérence du parcours de Sa'd.

Dans le texte arabe du *Roman*, cette étude couvre un cycle qui court du fasc. 35, dans lequel Sa'd Abā Riyāḥ entre en scène pour la première fois², au fasc. 49 dans lequel, après avoir été un éphémère souverain de pacotille, il reprend ses fonctions de porte-glaive (*slēḥdār*³) aux côtés du sultan Baybars. Toutefois, le corpus de référence inclura également une brève incursion dans le fasc. 28⁴, car Sa'd Abā Riyāḥ y est mentionné *in absentia*.

Né dans un clan de *fidāwī*-s ismaïliens, fils ardemment désiré du chef Dibl al-Bīsānī, neveu de Ḥasan al-Ḥawrānī et cousin germain de 'Ibrāhīm al-Ḥawrānī, Sa'd a été conçu par l'intercession de Bābā 'Umar, sous la protection duquel il est placé. Dès l'âge de trois ans, il manifeste la curieuse aptitude à courir aussi vite que le vent, ce qui lui vaut son surnom d'Abā Riyāḥ (Père des Vents). Son père dit de lui qu'il est « *min ahl al-ḡadb*⁵ ». Son intégration dans l'entourage immédiat de Baybars se fait en deux temps. Dans un premier temps, Sa'd rencontre son cousin 'Ibrāhīm, auquel il demande des comptes à propos d'une chèvre qu'il lui a volée. Voleur de bétail, 'Ibrāhīm n'en était pas moins déjà l'un des plus fidèles alliés de Baybars auquel il devait d'être encore en vie⁶. La rencontre tourne au désavantage de Sa'd Abā Riyāḥ et 'Ibrāhīm lui

inflige une sévère correction, qui deviendra l'un des leitmotifs du récit et l'un des moteurs déterminant les relations de ces deux personnages. Dans un second temps, Sa'd rencontre Baybars lui-même, qui le prend à première vue pour un démon. Cette rencontre constitue pour Sa'd le passage qui le conduit de l'état de nature, où il était une sorte d'enfant sauvage inspiré, à l'état de culture, où il sera, malgré sa simplicité d'esprit, l'un des plus redoutables guerriers parmi les fidèles du sultan Baybars, au service duquel il s'attachera. Incapable de tenir un secret, de saisir une allusion ou de décoder un propos implicite, Sa'd ne sait pas davantage mesurer la valeur des choses, qu'il s'agisse du prix d'un objet ou de l'évaluation d'une situation ; il est toutefois totalement fidèle à ses amis et s'engagera à leurs côtés dans de nombreux combats dangereux, mettant à profit non seulement sa rapidité à la course, mais aussi la force herculéenne qui lui est parfois accordée, ou sa dextérité dans le maniement des armes (il est capable de se battre une épée dans chaque main⁷). Craignant sans cesse que la nourriture vienne à lui manquer, au point de paraître glouton, totalement ignorant des choses du sexe, estimant la valeur d'une somme d'argent au volume qu'elle occupe sans se soucier de la valeur des pièces, il tombe amoureux de 'Ayša al-Mišnātiyya, qui commence par l'éconduire ; il manifeste dès lors une grande curiosité à l'égard du mariage. Enfin, sous un prétexte fallacieux, il entraîne le vizir 'Īdamur, provisoirement tombé en disgrâce, dans un voyage aussi rocambolesque qu'épuisant jusqu'en Iraq, alors sous le pouvoir du Mongol/zoroastrien⁸ Qān Halawūn (inspiré au *Roman* par Hūlāgū). De là, Sa'd reviendra doté d'une armée et de la fortune nécessaire à son entretien, après avoir été intronisé chah, suite à une série de quiproquos (soigneusement entretenus par 'Īdamur), oscillant entre la bouffonnerie la plus grotesque et la sincérité la plus émouvante. Il ne tardera pas à reprendre sa fonction auprès de Baybars et c'est en ce point du récit que nous l'abandonnerons.

I. LES SÉQUENCES NARRATIVES CONCERNANT L'HISTOIRE DE SA'D ABĀ RIYĀḤ

A. Sa'd dans le discours des autres personnages

1. Sa'd dans le discours de 'Ibrāhīm (fasc. 28)

La première mention de Sa'd Abā Riyāḥ dans la *Sīra* précède de six fascicules l'entrée effective du personnage en scène. Elle relève d'un procédé qui paraît, à première vue, servir à aérer un long récit en y introduisant un effet burlesque et se révèle, rétrospectivement, constituer une manière d'annonce⁹. Rappelons le contexte. 'Ibrāhīm al-Ḥawrānī, également appelé Ḍāyī' al-Ism (le Chevalier sans Nom), Siyāḡ al-'Aḡārā (Rempart des Pucelles) ou Rāḥāt al-Ḥarb (Meules de la Guerre), vient de sauver la vie du sultan (SB 3, p. 294-295). Il lui relate, dans une incise rétrospective¹⁰, ce qu'il a fait depuis leur précédente rencontre, notamment, les raisons pour lesquelles il a acquis le nouveau surnom de Sarrāq 'l-Bōš 'l-Maḡnūn/al-Mahbūl (Le Fou/L'Imbécile, Voleur de Bétail) : après avoir demandé la main de Nāfila (v. à ce sujet SB 3, p. 301), dont il s'est épris, 'Ibrāhīm a entrepris de réunir l'imposante dot exigée par son futur beau-père, en volant du bétail, y compris aux siens. Au cours d'une razzia, il s'en prend aux troupeaux de son oncle Dibl :

J'avais pris, entre autres, ô *dawlatī*¹¹, une chèvre qui était à son fils Sa'd. Cette chèvre appartenait spécifiquement à Sa'd et il l'aimait beaucoup ; il prit donc de ses nouvelles. Les bergers lui dirent : Voleur de Bétail l'a prise. Il dit à son père : « [Dis,] D'bab¹², c'est qui, ça, Voleur de Bétail, ce fils de chien ? » Dibl lui dit : « Mon petiot, c'est le petit de ton oncle Ḥasan al-Ḥawrānī et il est entré en rébellion contre son père ». Quelqu'un dans l'assistance se tourna et lui dit : « Chassez le naturel, il revient au galop. Celui-là est à l'origine un 'aḡamī¹³. Sa'd lui répondit : Alors, c'est un *rāfiḍī*¹⁴. Par Allah, je vais le pourchasser et faire rôtir son père [en enfer]¹⁵, cette espèce de 'aḡamī ! Il se mit à me poursuivre, ô *dawlatī*, jusqu'à ce qu'il m'ait rattrapé. Il hurla :

« Arrête-toi, espèce de 'ağamī ! » Je revins vers lui, sur mon cheval, voulant le frapper. Je le vis aussitôt se pencher vers le sol, prendre une pierre, la mettre dans une fronde et viser la jument. Le coup l'atteignit entre les yeux. La bête se cabra et me jeta à terre. Sa'd se mit à me lancer des pierres de droite et de gauche, jusqu'à me donner le vertige. Je me dis : « Celui-là, je n'en viendrai à bout que par la ruse. » Je lui dis : « Allons, Sa'd, je suis ton cousin ! » Il me répondit : « Va au diable¹⁶ ! Comment serais-tu mon cousin ? Tu es L'Imbécile Voleur de Bétail et tu m'as pris ma chèvre La Boiteuse ! Dis donc, maudit sois-tu, que veux-tu en faire ? » Je lui dis : « Par Allāh, Sa'd, je ne la connais pas ; viens me la montrer et prends-la. » Sa'd avança, ô *dawlatī*, pour la prendre. Aussitôt, je le saisis, le jetai à terre et lui donnai une raclée drue comme la pluie. Il se mit à pleurer et à me dire : « Prends-la, qu'Allāh ne te la bénisse pas¹⁷ ! » Je le ligotai et le laissai sur place, fis avancer le troupeau et partis. (SB 3, p. 202-203)

L'épisode constitue une unité narrative et aurait pu se clore définitivement après avoir assuré sa fonction divertissante dans l'exposé de 'Ibrāhīm. Sa'd, désigné ici par son seul prénom, y apparaît fougueux, bagarreur, quelque peu rancunier mais surtout naïf. C'est quelques aventures plus loin, lorsque Baybarş rencontre à son tour Sa'd, que l'épisode prend son plein sens dans l'organisation générale du *Roman*, comme nous allons le voir.

2. Sa'd dans le discours de son père Dibl et de Baybarş (fasc. 35)

Lorsque Sa'd réapparaît dans le récit, c'est d'abord par le biais de l'un des rares titres introduits à l'écrit par les copistes et/ou conteurs pour marquer des subdivisions dans les fascicules : *Dīwān Sa'd Abā Riyāh*¹⁸. Rien ne permet alors de reconnaître dans ce personnage celui qui était évoqué dans l'anecdote précédente. En effet, dans la *Sīra*, il n'est pas exclu que deux héros portent le même prénom. C'est une phrase de Sa'd lui-même qui va relier les deux parties du *Roman*, quand il dit à

Baybarṣ : « [...] C'est toi qui emploies Gros Plein de Soupe¹⁹, le 'aḡamī Voleur de Bétail, celui qui m'a volé la chèvre, qu'Allāh le prive de Ses bienfaits ! » (SB 4, p. 171). Sa'd prononce cette phrase plus de vingt pages après le début du *dīwān* qui porte son nom. Son intervention suit une conversation à son sujet entre Baybarṣ et Dibl. Voyons ce qu'il en est.

Lors d'une halte à Damas, Baybarṣ croise un maquignon qui cherche à vendre une magnifique jument, dans laquelle il reconnaît al-Ḥaṭṭāfa (la Preste), monture de Dibl al-Bīsānī ; il s'inquiète alors des revers de fortune qu'aurait pu connaître son fidèle auxiliaire et qui l'auraient poussé à se séparer de son exceptionnelle monture. Il rachète la jument, la confie au gouverneur de Damas et se rend à Bīsān. Cherchant à faire avouer à Dibl, qui s'est engagé à lui offrir la jument, qu'elle n'est plus en sa possession, il se tient devant une fenêtre, et là...

... Il vit un homme pareil à un démon. Il avait devant lui quelque cinquante, soixante gazelles, ou plus, qu'il pourchassait, leur courant après, les rassemblant, les marquant comme un troupeau de moutons, criant sur elles, les dispersant, se couchant par terre, levant les jambes et riant à en perdre connaissance. (SB 4, p. 168)

Le sultan en déduit que la terre en ce lieu n'est pas sacrée et s'en ouvre à Dibl. « Comment ne serait-elle pas sacrée, ne fait-elle pas partie du territoire du Ṣām ? » lui répond-il (*ibid.*). « Alors », dit Baybarṣ, « comment se fait-il que les djinns se montrent à la surface en plein jour ? » (*ibid.*) En guise de djinn, on l'aura deviné, il s'agit de Sa'd, dont Dibl va broser peu à peu un premier portrait dont je reproduis ci-dessous les grands traits :

« [...] Ce n'est pas un djinn mais un homme parmi les meilleurs. Son aïeul est l'imam 'Alī²⁰ et il est sous la protection de Bābā 'Umar [...] ». Le roi lui dit : « Qui est-il donc, cet homme qui a tout d'un démon ? » Il lui dit : « [...] C'est mon fils et il s'appelle

Sa'd Abā Riyāh. » Il lui dit : « Comment pourrait-il être ton fils ? c'est l'un des démons de notre vénéré Salomon. » (SB 4, p. 168-169)

Dibl raconte alors comment, désespérant d'avoir un fils, il a demandé l'intercession de Bābā 'Umar qui lui accordé cet enfant à condition qu'il lui soit consacré. Il poursuit :

[Ma femme] mit au monde cet enfant, qui n'est pas fait d'os mais de nerfs. Quand on me l'apporta et qu'on me le montra, je m'émerveillais de ce qu'Allāh avait fait et dis : « Si Allāh le veut, il sera heureux (*sa'īd*), cet enfant ! » Et je l'ai nommé Sa'd (bonheur). Je me mis à l'élever jusqu'à ce qu'il ait trois ans. Il se mit à courir sur ses pieds comme le vent court sur la terre et s'avéra être au nombre des *ahl al-ḡadb*²¹. Je crus que c'étaient des enfantillages. Il me vint l'idée de le frapper pour lui donner une leçon et le rendre plus raisonnable. Je lui dis : « Sa'd, tu ne vas pas te tenir tranquille ? » et, pour le frapper, je levai la main. Elle resta en l'air et il me dit : « Dis donc, D^ebab, moi, mon aïeul est Bābā 'Umar et toi, tu veux me frapper ? » Je lui dis : « Par Allāh, mon petiot, de ma vie je ne lèverai plus la main sur toi. » Et je le laissai faire à sa guise. Il se mit, chaque fois que je l'habillais, à déchirer ses vêtements avant même la fin de la journée ; je le laissai comme il était. Il se mit à sortir en plein air et à jouer avec les gazelles, ce qui est devenu son passe-temps favori. (SB 4, p. 169)

Dibl explique également au sultan que sa jument al-Ḥaṭṭāfa est très convoitée mais, qu'à chaque fois qu'elle lui est volée, Sa'd la ramène : sitôt informé de sa disparition, il se frappe les genoux, invoque son protecteur, tourne sur lui-même, part en courant et revient avec elle, rapportant par la même occasion, dans le sac à fourrage, la tête coupée du voleur (SB 4, p. 170).

B. Les sept séquences du parcours de Sa'd²²

1. Sa'd de l'état de nature à l'état de culture

À la demande de Baybars, Dibl prie son fils d'aller quérir la jument restée à Damas. Ce qu'il fait. Baybars, très surpris, demande alors à s'entretenir avec Sa'd, dans l'espoir qu'Allāh le guidera par son intermédiaire. Notons au passage que Sa'd, marginal illuminé, paraît devoir être remis dans le droit chemin de la « normalité » sociale. L'extrait est bref, mais c'est l'un des plus inattendus et des plus émouvants des cinquante premiers fascicules de la *Sīra* :

Le roi²³ *rit*²⁴ et lui dit : « Approche de moi, *šayḥ* Sa'd²⁵. » Il lui dit : « Non, non ; laisse-moi [te voir] de loin en loin. Toi, tu sens le *šūḥ* (sapin/l'odeur de Šīḥa²⁶), quiconque le respire en meurt. » Le roi lui dit : « Par Allāh, *šayḥ* Sa'd, je n'ai avec moi ni milan (*šūḥ*) ni corbeau ! » Alors, Sa'd s'approcha et s'assit devant le roi. Le roi tendit la main, la posa sur sa tête et lui dit : « *mašallāh*²⁷, *šayḥ* Sa'd, quelles boucles ! » Il lui dit : « Évidemment ! Moi, je ne suis pas comme Gros Plein de Soupe, éclopé et chauve ! » Le roi se mit à rire, lui caressant la tête de la main et récitant ce qui lui venait des Paroles de Celui qui ressuscite les ossements²⁸. Il le vit tout à coup se poser sur son giron et s'endormir. Le roi continua à lui réciter [des versets] durant près d'une heure. Ensuite, il se réveilla et dit : « Je témoigne qu'il n'est d'autre Dieu qu'Allāh et je témoigne que Muḥammad est Son serviteur et Son messenger²⁹. » Puis il se tourna vers son père et lui dit : « Mon père, n'as-tu pas honte ? Tu me laisses devant le sultan la tête découverte, les pieds déchaussés, le corps nu ! » Dibl courut prendre les mains du roi et lui dit : « Par le salut de ta tête, de ma vie, je ne l'avais entendu prononcer ce mot avant cet instant ; jamais il ne m'avait appelé "mon père" ; toujours il me disait "D°bab" et me lançait des pierres. Mais [réussir] cela, ce n'est pas grand-chose pour le Serviteur des deux Lieux Saints³⁰ [que tu es], parce que ton grand-père est le sultan 'Ibrāhīm³¹ et toi, le vicaire d'Allāh sur terre. » (SB 4, p. 171-172)

Dès lors que le miracle a eu lieu, Sa'd va s'attacher au service de Baybars, non sans quelque réticence d'ailleurs, tant il craint de retrouver 'Ibrāhīm et de prendre une nouvelle raclée. Il se fait enrôler pour une rétribution journalière d'une poignée de piécettes et d'un repas de riz et de viande ; il pose comme condition à Baybars de l'autoriser à se venger de son cousin et de le « laisser lui trancher le cou mille fois chaque jour » (SB 4, p. 172). Sa'd se révèle rapidement un redoutable guerrier, mais son efficacité au combat ne change en rien la représentation que les autres ont de lui et, lorsque Baybars le décrit à Šiḥa, son fidèle et puissant second, il utilise l'expression « *rabb-ī ka-mā ḥalaqta-nī* » – littéralement : mon Seigneur, comme tu m'as créé (SB 4, p. 188) –, soulignant son absolue innocence³² puis son manque total de discernement.

Il serait trop long de revenir en détail sur chaque épisode dans lequel Sa'd Abā Riyāḥ joue un rôle, mais il n'est guère possible de passer sous silence ses retrouvailles avec 'Ibrāhīm. Sa'd a fini par s'installer au palais du sultan en l'absence de 'Ibrāhīm. Il est persuadé que son cousin l'a fui et demande à Baybars, qui l'accepte pour rire, de faire de lui son remplaçant. 'Ibrāhīm se croit évincé, se fâche et n'assiste pas aux noces du fils de Baybars. Il préfère chercher le moyen de s'approprier al-Šalḥadiyyē, jument de Numayrid, seigneur chrétien de la citadelle de Šalḥad. L'affaire de la jument prend des proportions imprévues et les cadavres tombent les uns après les autres. Enfin, 'Ibrāhīm se présente devant le sultan. Il croit retrouver ses faveurs en lui apportant la tête de Numayrid. Baybars est furieux et le somme d'ouvrir la citadelle de Šalḥad, menaçant de le faire supprimer s'il échoue, puis il le congédie. Faisant alors valoir au sultan qu'il lui avait promis de le laisser exécuter 'Ibrāhīm, Sa'd obtient l'autorisation de le suivre et de le tuer. En fait, Sa'd sauvera 'Ibrāhīm, piégé dans la citadelle, sous le prétexte qu'il est le seul habilité à lui couper la tête :

« Dis donc, 'Ibrāhīm, celui-là, il voulait te tuer ; alors, moi, je l'ai tué, parce que, moi, je veux te tuer moi-même ! » (SB 4, p. 209-210)

Enfin, les deux cousins pactiseront. 'Ibrāhīm reprendra sa fonction de premier porte-glaive, se tenant à la droite de Baybarṣ. Sa'd demeurera à ses côtés comme « porte-glaive de gauche », sans avoir compris que la disposition dans l'espace, à droite ou à gauche du sultan, manifeste le rang et non seulement la place (SB 4, p. 211). Devenus dès lors inséparables, les deux hommes accumuleront les hauts faits, sans cesser de se chamailler pour de petits détails, jusqu'à la terrible bataille d'Ankubār, qu'ils livreront avec le vizir 'Īdamur contre les Francs.

2. Sa'd, survivant de la bataille d'Ankubār et son message funeste (fasc. 45)

La bataille du pont d'Ankubār³³ est le tournant marquant de l'itinéraire de Sa'd. Elle se déroule alors que 'Ibrāhīm, Sa'd et 'Īdamur s'en retournent de Rome chez eux par voie terrestre, après avoir livré à l'empereur Dardarīk, pour qu'ils soient jugés par les leurs, les rois francs emprisonnés par Baybarṣ pour rébellion. Nos héros voyagent en compagnie d'un millier de leurs soldats et de douze mille musulmans, qui étaient détenus par les Francs et qu'ils ont rachetés et libérés. La bataille oppose les musulmans aux troupes de Dōfaš, fils turbulent et haineux de Dardarīk, et de ses alliés, notamment les Arméniens. Le pont d'Ankubār et ses portes inscrivent dans l'espace la frontière symbolique entre le monde sous domination chrétienne et celui sous domination islamique. Quant à la bataille, c'est l'une des plus violentes et des plus dramatiques des cinquante premiers fascicules. Lorsqu'elle s'achève, les musulmans ont été décimés et 'Ibrāhīm et 'Īdamur laissés pour morts. Pour déterminer son incidence sur le parcours de Sa'd et les conséquences qu'elle aura pour lui, il convient dans un premier temps d'aborder quelques aspects de son déroulement.

La bataille d'Ankubār évoque les récits hagiographiques entourant la mort tragique d'al-Ḥusayn Ibn 'Alī Ibn Abī Ṭālib, considéré par les siens comme l'héritier légitime du califat, lors de la bataille l'opposant à Kerbala aux Umayyades, qui exigeaient qu'il fasse allégeance à Yazīd Ibn Mu'āwiya. Voici les grandes lignes des récits de la bataille de Kerbala, s'achevant avec la décapitation d'al-Ḥusayn et laissant un seul survivant, le très jeune Zayn al-'Ābidīn 'Alī Ibn al-Ḥusayn Ibn 'Alī Ibn Abī Ṭālib :

Le 2 *muḥarram* [de l'an 680, accompagné par les siens, une cinquantaine d'hommes, avec femmes et enfants, al-Ḥusayn] campe à Karbalā' [...]. On les empêchera de s'avancer jusqu'au fleuve. 'Umar b. Sa'd place [...] 500 cavaliers sur la route d'accès à l'Euphrate, de sorte que Ḥusayn et les siens souffrent pendant trois jours d'une soif atroce ; un groupe courageux [...] fait une sortie mais ne réussit à remplir que quelques outres. [...] Le 10 *muḥarram* [...], le massacre commence. [...] Ḥusayn, accablé par la soif, avance vers l'Euphrate mais en est éloigné³⁴...

Comme al-Ḥusayn, 'Ibrāhīm combattra torturé par la soif, car Ğawān a ordonné répétitivement à ses troupes d'empêcher Sa'd de lui porter de l'eau :

'Ibrāhīm revint près de 'Īdamur. Il vit qu'il était blessé en quatre endroits, et que ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. Il lui dit : « Frère, accroche-toi ! » Il le vit soudain tomber à terre. Les soldats attaquèrent 'Ibrāhīm. Il laissa 'Īdamur et se mit à les repousser. Il combattit jusqu'au lever du jour. Ils poursuivirent encore le combat. 'Ibrāhīm se battit jusqu'après midi. Là, il fut aveuglé par la fatigue, 'Ibrāhīm. Il cria à Sa'd : « Mon petit Abā Riyāḥ, ton frère 'Ibrāhīm a soif. Apporte-moi à boire ! » [...] Sa'd se mit à sauter, à bondir comme une gazelle, jusqu'au fleuve. Il puisa de l'eau avec son bouclier et voulut revenir sur ses pas. Sur les hauteurs, Ğawān, ce maudit, le vit et cria : « Messires³⁵, ne laissez pas cet homme porter l'eau à 'Ibrāhīm ! Par ma religion, s'il réussit à boire, il vous livrera bataille un mois durant,

nuit et jour. » Les soldats se précipitèrent sur Sa'd, se mirent à lui jeter des pierres et renversèrent l'eau. Sa'd bondit, se retrouva sur le pont, se rendit près de la porte et se remit à combattre. Quant à 'Ibrāhīm, chers amis³⁶, aveuglé, il continua à se battre comme un homme égaré, sans même en être conscient, jusqu'au soir. Ils poursuivirent le combat. Ils continuèrent, jusqu'au matin du troisième jour. 'Ibrāhīm cria : « Mon petit Abā Riyāḥ, viens à mon secours avec de quoi boire ; ton frère a soif ! » il lui dit : « 'Ibrāhīm, ils ne m'ont pas laissé arriver jusqu'à toi avec l'eau ! » Il lui dit : « Hélas, mon petiot, hélas ! Descends, remplis ta bouche d'eau et vient m'en asperger le visage ; qu'au moins je puisse sentir l'odeur de l'eau ! Ensuite, tu admireras les coups que donnera ton frère ! » Sa'd descendit au bord du fleuve. Ğawān cria : « Messires, obstruez ce passage avec des pierres, attaquez-le et ne le laissez pas remonter avec de l'eau ! » Aussitôt, les soldats obstruèrent le passage. Sa'd pouvait descendre en faisant des bonds, mais, pour remonter, il n'avait pas d'ailes qui lui permettent de voler. Il y eut donc entre lui et 'Ibrāhīm un obstacle qui les séparait. 'Ibrāhīm combattit jusqu'à trois heures de l'après-midi. Sa'd lui cria : « 'Ibrāhīm, il ne m'est plus guère possible d'arriver jusqu'à toi, car ils ont obstrué le passage³⁷ ! »

C'est alors qu'un militaire franc attaque 'Ibrāhīm, qui réussit à lui trancher la tête avant de s'écrouler, mortellement blessé, sous les coups d'autres soldats. De loin, Sa'd voit une tête voler et la prend pour celle de 'Ibrāhīm. Il court alors annoncer la mauvaise nouvelle et porter aux siens les dernières paroles de son cousin. Ce dernier sera sauvé ultérieurement, après quelques péripéties, grâce à un sarcophage magique dans lequel Šīḥa l'enfermera. Quant à 'Īdamur, à l'agonie lui aussi, il guérira grâce à l'épouse du vizir franc Gaston. Celle-ci convainc son époux de le sauver, dans l'espoir de s'attirer par la suite la protection des musulmans qui ne manqueront pas de venir venger les leurs. Héritière d'un grand médecin, formée à son art, elle entreprendra de soigner 'Īdamur elle-même.

La *Sīra* emprunte donc, dans un premier temps, à l'histoire mythique, le thème du combattant assoiffé (ici, 'Ibrāhīm) et l'issue fatale qui n'épargne qu'un seul survivant (ici, Sa'd). Toutefois, contrairement aux événements des récits fondateurs, ceux du *Roman* sont réversibles, puisque dans un deuxième temps, il s'avérera que ni 'Ibrāhīm ni 'Īdamur, laissés pour morts, ne le sont vraiment. Cette réversibilité de la mort est d'ailleurs omniprésente dans les propos de Sa'd, qui ne cesse d'annoncer qu'il coupera vingt fois, ou mille, la tête de tel, ou de tel autre, avant de recommencer le lendemain.

Avant le dénouement heureux pour nos protagonistes, malgré l'hécatombe qui a décimé leurs compagnons, Sa'd apparaît, à ses yeux et à ceux des siens, comme le seul rescapé de la bataille. Dès lors qu'il est le « survivant », son parcours de formation s'accélère et se parachève. Il va d'abord aller de forteresse en forteresse annoncer aux musulmans le malheur qui les frappe, comme l'en a d'ailleurs conjuré 'Ibrāhīm avant leur séparation, qu'il croit définitive. Ce rôle de messager funeste a un caractère cyclique, comme le montrent les éléments en italique :

[Sa'd] poursuivit sa route, se couvrant la tête de poussière, se frappant la poitrine et pleurant, jusqu'à ce qu'il arrive en terre musulmane et entre dans Brousse. Il se rendit au *dīwān*, où nul ne le reconnut tant il pleurait et se lamentait. Il dit : « O musulmans, faites-nous entendre la *fātiḥa* pour l'âme de 'Ibrāhīm, Rempart des Pucelles, du vizir 'Īdamur et de treize mille musulmans, [tombés] au pont d'Ankubār, où 'Ibrāhīm a souffert de la soif ! » [...] Puis il se rendit à Alep, entra de même au *dīwān*, écouta la *fātiḥa* et poussa des cris de chagrin. Il alla à Ḥamā et y entendit la *fātiḥa*. Il alla à Ḥomṣ et à Damas, et entendit la *fātiḥa*. Puis il se rendit dans le Ḥawrān.

Ḥasan al-Ḥawrānī [le père de 'Ibrāhīm] avait écrit une missive, qu'il avait envoyée en Égypte, disant aux *fidāwī-s* : « Informez-vous de la date de retour de mon fils 'Ibrāhīm [de Rome] et tenez-m'en informé. » En Égypte, ils comptèrent les jours et esti-

mèrent qu'il en restait trente avant qu'il revienne. Ils lui écrivirent et l'en informèrent. [Ḥasan] voulait le marier, fêter en même temps les deux événements [son retour et son mariage]. Il se mit aux préparatifs, fit venir des menuisiers de Damas et entreprit de construire des estrades : il voulait convier le roi, toutes les armées et tous les notables du pays, car c'était un homme riche. Un jour qu'il était assis, occupé par ces préparatifs, Sa'd arriva. Quand les bergers l'aperçurent au loin, ils coururent chez le commandant Ḥasan et lui dirent : « Bonne nouvelle ! Sa'd Abā Riyāḥ vient te voir ! » Ḥasan sortit, en courant pieds nus, avec les vieillards et les lionnes³⁸. Ils crièrent : « Bienvenue, Abā Riyāḥ ! Annonce-nous la bonne nouvelle ! Quand 'Ibrāhīm arrive-t-il ? » Sa'd se mit à pleurer et dit : « *Faites-nous entendre la fātiḥa pour son âme ; la sienne et celles de 'Īdamur et de treize mille musulmans, [tombés] au pont d'Ankubār, où il a eu soif !* » Quand Ḥasan entendit ces propos, il jeta son turban à terre, se mit à se frapper la poitrine et à pleurer. Tout le monde se mit à pleurer et à se lamenter bruyamment. Ḥasan déchira ses habits et se couvrit la tête de poussière. (SB, ms, fasc. 45, f° 102-106)

Quant à Sa'd, il poursuit son chemin et rentre chez lui. Loin d'y trouver du réconfort, il risque d'y laisser à son tour la vie :

En arrivant, il trouva son père assis à la porte de la citadelle. Quand son père le vit, il s'écria : « Bienvenue, mon petit Abā Riyāḥ ! Comment va 'Ibrāhīm ? » Il lui dit : « Il est mort. » Dībl lui dit : « Où est-il mort ? » Il lui dit : « Il a été tué sur le pont d'Ankubār, alors qu'il avait soif. » Son père lui dit : « Étrange ! Et toi, tu es revenu, saleté ! » Il lui dit : « Moi, je cours. » Il lui dit : « Bravo ! Viens que je t'embrasse entre les deux yeux. » Sa'd avança vers son père. Aussitôt, ce dernier bondit, l'attrapa, le ligota et lui dit : « Quoi ! Le lion de l'islam³⁹ est mort de soif et toi, saleté, tu reviens sain et sauf ! Après [la disparition d] 'Ibrāhīm, à quoi serviras-tu au *dawlatī* ? Par Allāh, je t'égorgerai aux pieds de mon frère Ḥasan, et nous commémorerons ensemble le deuil ! » Sa'd dit : « Au diable ! Et moi, j'en aurai fini avec cette existence si versatile ! » Son père le prit et partit avec lui pour

Azru'. Quand il arriva, il trouva une grande agitation. On avait sorti les chevaux et la [jument de 'Ibrāhīm] Ṣalḥadiyyē, sellée sens devant derrière. Les lionnes paradaient avec des sabres. Tout le monde était en noir. On recevait les condoléances. *La situation était telle qu'elle aurait pu réveiller les morts et les faire sortir de leurs tombes*⁴⁰. Dibl hurla : « J'arrive, Ḥasan, j'arrive ! » et avança vers lui. Puis, Dibl entonna les chants de séparation et dit : « Las ! Comme je te regrette, ô Rempart des Pucelles ! » Il prit appui sur Sa'd, voulant l'égorger. Ḥasan hurla : « Héla, Dibl, serais-tu devenu fou ? » Il lui dit : « Frère, nous deux, de tout temps, nous nous réjouissons ensemble et partageons les chagrins. Alors, comment le lion de l'islam mourrait-il assoiffé et ce diable de démon reviendrait-il sain et sauf ? Par Allāh, je ne lui souhaite pas de survivre à Rempart des Pucelles. » Ḥasan lui dit : « Allons, frère, nous venons de perdre un œil ; est-il indispensable de perdre le second ? Laisse-le ; qu'il parte informer les citadelles [de notre malheur] et les appeler au rassemblement pour que nous nous vengions et restaurions l'honneur bafoué. Qu'il aille aussi informer le roi. » Il se précipita, coupa ses liens et lui dit : « Va, mon petit... » (SB, ms, fasc. 45, f° 109-112)

Cette scène renforce nettement le parallèle entre les deux cousins. L'aventure de Sa'd avec son père, voulant le mettre à mort, réitère celle d'Ibrāhīm avec son père. Ce dernier, qui intercède ici en faveur de son neveu, joue pour son frère le même rôle que celui joué pour lui par Baybarṣ. Autre trait remarquable dans ce passage : Dibl, qui avait lui-même signalé au sultan qu'il n'avait jamais pu porter la main sur son fils, en raison des intercessions surnaturelles, parvient ici sans mal à l'immobiliser. De même, il est prêt sans la moindre hésitation à le sacrifier, alors qu'il avait expliqué combien il avait espéré et attendu sa naissance.

La dernière séquence durant laquelle Sa'd est le messenger de la mort commence quand il arrive en Égypte pour informer Baybarṣ de la tragédie d'Ankubār et dure jusqu'au moment où ils apprennent qu'Ibrāhīm est en vie. Le sultan venait de faire part à Ṣāhīn, son grand vizir, d'un

sombre pressentiment, qui l'a assailli à propos d'Ibrāhīm, quand, tout à coup...

... La porte du *dīwān* s'ouvrit et Sa'd entra. Quand il fut au milieu du *dīwān*, aucun des notables ne le reconnut, tant il était fatigué et triste. En entrant, il vit la hache de 'Ibrāhīm suspendue au mur. Il poussa un cri, venu des tréfonds de son cœur : « Quelle perte que la tienne, ô Rempart des Pucelles ! » et tomba évanoui sur le sol. [...] Quand il se réveilla, il cria : « La *fātiḥa*, ô sultan, et vous aussi, communauté des musulmans, pour l'âme de 'Ibrāhīm, de 'Īdamur et de treize mille musulmans au pont d'Ankubār ! » Puis, il se pencha, prenant appui sur son épée et leur fit entendre le poème de 'Ibrāhīm, celui qu'il avait déclamé sur le pont. Quand les musulmans écoutèrent ce poème, tu n'entendais plus rien d'autre que les pleurs et les lamentations. [...] Quant au roi [Baybarṣ], la lumière devint à ses yeux obscurité, il se mit à grincer des dents comme une meule et les mailles de sa cotte cliquetèrent sur son corps comme crissent des piquets. Il était si furieux qu'il ne tenait plus assis sur son trône. Il rédigea une note pour le vizir Ṣāhīn, ordonnant la mobilisation générale en direction d'al-Ankubār [...], prit Sa'd par la main et se rendit avec lui dans la salle dite 'Arabsār. Il s'assit, fit asseoir Sa'd en face de lui et lui dit : « Raconte-moi... » (SB, ms, fasc. 45, f° 115-118)

Trois jours et trois nuits durant, Baybarṣ se fait raconter par Sa'd, et raconter encore, les aventures tragiques qu'il a vécues avec ses compagnons. À six reprises, il lui ordonne : « 'Iḥki » (raconte) et Sa'd, de mauvaise grâce, obtempère. Pour la première fois, et quoique ses propos ne soient pas restitués par le conteur, on peut présumer qu'il construit un récit élaboré, lui dont les paroles habituellement brèves et incohérentes font rire les autres. Puis, le sultan décide de se rendre en sa compagnie sur les lieux mêmes de la bataille. Sur le pont, Baybarṣ cherche les traces du sang de 'Ibrāhīm, ce dont Sa'd, se montrant avisé, là aussi pour la première fois, le dissuade. Ensuite, ils se rendent chez un pâtissier pour

dîner. Là, pour la septième et dernière fois, le sultan ordonne à Sa'd de narrer ses aventures. Ils sont interrompus par la voix de 'Ibrāhīm hurlant : « A moi, Abā Riyāh, à moi ! » (SB, ms, fasc. 45, f° 127). La première idée de Baybars est que la voix vient d'outre-tombe, mais il va rapidement apparaître qu'elle vient du sarcophage dans lequel le pâtissier, qui n'est autre que Šīḥa sous l'un de ses nombreux déguisements, conservait le corps de 'Ibrāhīm.

C'est Sa'd qui, le portant tantôt sur la tête et tantôt sur le dos, ramènera en terre d'islam le précieux et pesant sarcophage, non sans le poser à terre de temps en temps pour livrer quelques combats et protéger Baybars.

3. Sa'd, émissaire du sultan (fasc. 47)

'Ibrāhīm recouvre la santé plus rapidement que prévu. Au moment où il envisage d'épouser enfin la belle Nāfila, il découvre qu'une importante récompense, qui lui a été allouée par Baybars, a été détournée. Les responsables du forfait sont, d'une part, le père et le frère de sa fiancée, Šāhīn al-Misyāṭī et son fils Dāwūd et, d'autre part, Kāmil, un guerrier ismaïlien que 'Ibrāhīm avait adopté selon leurs rites. 'Ibrāhīm s'empare des trois hommes, leur rase la barbe et les emprisonne dans un poulailler. Témoin accidentel des faits, Sa'd en informe la cour ; le bruit se répand que 'Ibrāhīm est entré en rébellion et qu'il a injustement humilié des hommes irréprochables. Baybars, peu convaincu par les rumeurs, heureux de la guérison de son précieux auxiliaire, décide de le rejoindre pour démêler la situation. 'Ibrāhīm s'est retiré dans la forteresse de Mzayrīb. Le sultan lui écrit une missive et confie le soin de la lui faire tenir à Sa'd, qui assure ainsi la tâche qui était, habituellement, celle de 'Ibrāhīm lui-même dans la *Sīra*⁴¹ :

« Va, donne [ce courrier] à 'Ibrāhīm et rapporte sa réponse et le dédommagement qu'il t'accordera pour le trajet. » Il lui dit : « À vos ordres, ô sultan ! » Il prit la missive et partit. Quand il arriva

aux abords de la citadelle, les gardes le virent et allèrent en informer 'Ibrāhīm. Il leur dit : « Apportez-moi un *mayzar*⁴². » Il revêtit une cape blanche, prit un chapelet à la main et leur dit : « Ouvrez à Sa'd. » Ils allèrent ouvrir la porte de la citadelle. Sa'd entra chez 'Ibrāhīm et lui dit : « Dis donc, 'Ibrāhīm, le sultan a juré qu'il te ferait couper le cou vingt fois par jour et toi, tu fais semblant d'être un maître soufi et tu restes là ! Cela ne te sauvera pas. » Il lui dit : « Sa'd, tais-toi ! Lorsque je t'ai fait sortir brutalement de chez les prisonniers [du poulailler], j'ai eu mal à la main. Puis, je t'ai vu en songe. Tu étais devenu maître soufi, et moi, j'avais appris de toi ta *ṭarīqa*⁴³. J'ai prêté serment de te baiser la main où que je te voie. » Il lui dit : « Soit. Tiens. Baise-la. » Il lui tendit une main pareille à une louche. 'Ibrāhīm tendit la sienne, l'attrapa et tira, le faisant tomber à terre. Puis, il lui dit : « Quoi ! Toi, mon ami le plus cher, tu es allé soulever contre moi le roi et l'armée [par tes bavardages] ! » Puis, il dit à ses hommes : « Apportez un bâton ! » Il leva les pieds de Sa'd, lui donna une solide bastonnade et lui dit : « Sors d'ici, traître ! » Sa'd sortit, *marchant à quatre pattes* et criant : « Aie ! mes pieds ! » (SB, ms, fasc. 47, f° 55-58)

Sa'd gardera de sa mésaventure un goût amer et une soif de vengeance. Baybars ne lui en confiera pas moins la même mission une nouvelle fois. En effet, suite à des rebondissements, 'Ibrāhīm s'est réfugié chez le roi franc de Tibériade. Baybars, qui s'y rend pour l'y retrouver, dit à Sa'd :

« J'ai démis 'Ibrāhīm de ses fonctions et je te nomme, à sa place, émissaire, porteur de missives ; mais, sauras-tu te présenter devant les rois comme 'Ibrāhīm ? » Il lui répondit : « Moi, je sais courir beaucoup. » Le roi lui dit : « De plus, ne sors pas [de l'audience] sans avoir reçu un dédommagement pour le trajet. » Il lui dit : « Bien sûr ! Je mettrai [l'argent] dans ma ceinture et je sortirai en courant. » Le roi se mit à rire, et le vizir Ṣāhīn de même. Sa'd prit la missive et se rendit à Tibériade. Quand il arriva, il cria : « Porteur de message ! Moissonneur de réponse, sans responsabilité sauf Abū Amīn⁴⁴ ! » Il se disait en lui-même :

« Qu'Allāh abrège la vie de 'Ibrāhīm ! Si seulement il m'avait appris la formule avant de se prendre pour un Babb⁴⁵ et de s'installer à Tibériade ! » Il se mit à sautiller jusqu'à la porte du *dīwān*. Les subordonnés allèrent rapporter à 'Ibrāhīm les paroles de Sa'd. 'Ibrāhīm se mit à rire. Quand Sa'd arriva devant 'Ibrāhīm, il cria du fond de son cœur : « O roi ! Debout sur tes pieds ! Sa'd se tient devant toi. Ne dis pas "ton serviteur", même si autour de toi les hommes sont des tas⁴⁶ ! » 'Ibrāhīm s'étouffa de rire et lui dit : « Que veux-tu, émissaire ? » Il lui dit : « J'apporte un courrier du Commandeur des croyants ». 'Ibrāhīm lui dit : « Avance et donne-le. » Il lui dit : « Non, non, restons ainsi, de loin en loin. » 'Ibrāhīm lui dit : « Mais, ne dois-je pas le lire ? » Sa'd lui dit : « Je te le lance. » Il replia le bras, sortit la missive et la lui lança.

[...] ['Ibrāhīm] rédigea une réponse et dit à Sa'd : « Viens la prendre. » Sa'd lui dit : « Non, pépère, non ; lance-la ! ». 'Ibrāhīm rit et la lui lança. Sa'd la prit et demeura sur place. 'Ibrāhīm lui dit : « Tu ne pars pas, l'émissaire ? » Sa'd lui répondit : « J'apporte et je m'en vas / Mes couilles avec moi / Cela pour mille ducats⁴⁷. » 'Ibrāhīm lui dit : « D'accord ! Attends que je vienne te les donner ! » Il bondit de son siège. Sa'd détala et courut directement chez le roi. (SB, ms, fasc. 47, f° 74-77 et 79-80)

La dimension burlesque et caricaturale de ce passage est d'autant plus aisée à percevoir qu'il est ponctué par les rires des témoins, observant les maladresses ou bêtises de Sa'd. L'effet comique s'appuie, d'une part, sur son incapacité à réciter adéquatement les formules attendues d'un émissaire et, d'autre part, sur sa crainte de recevoir une nouvelle racle. Il y a donc juxtaposition d'un comique de situation et d'un comique de jeux de mots. Ce dernier échappant à la traduction, rappelons que la formule habituellement utilisée par 'Ibrāhīm, dans ses ambassades, est : *qāṣid wa-rasūl*, suivi du verset coranique : *wa-mā 'alā al-rasūl illā al-balāğ al-mubīn*. Elle devient chez Sa'd : *rasūl kitāb wa-ḥāṣid ḡawāb wa-mā 'alay-hi illā Abū Amīn*. Si Sa'd repère et reprend le terme *rasūl* (ici, émissaire), il ajoute *kitāb* et *ḡawāb* (respectivement, missive et réponse),

« matérialisant » dans ses propos le support écrit de l'ambassade. Il déforme *qāṣid* (celui qui vient vous voir en ayant un objectif) en *ḥāṣid* (moissonneur) et ne garde du verset coranique que son squelette syntaxique « *wa-mā... illā* » (et il n'y a... sauf) et quelques sonorités, comme le *in* final. Quant aux vers cocasses qu'il récite, pour réclamer, à l'instar de 'Ibrāhīm, mille ducats pour le trajet, ils ne reprennent que l'expression « *alf dukātī* » (mille ducats) et la contrainte qu'elle impose à la rime.

Dans ces deux ambassades qui font de 'Ibrāhīm un double des rois auxquels il portait traditionnellement le courrier du sultan, Sa'd, transformé dans le même temps en *alter ego* malhabile de son cousin, apparaît comme un bien piètre diplomate.

4. Sa'd, l'empêcheur de convoler en justes noces (fasc. 47)

Après toutes ces péripéties, la vie ordinaire reprend ses droits pour un temps. Sa'd attend que 'Ayša al-Mišnātiyya accepte de l'épouser et 'Ibrāhīm se prépare à consommer son mariage avec la belle et fidèle Nāfila, après quarante et un jours de festivités. Il s'apprête à la rejoindre, dans un somptueux cortège. Soudain, les invités s'enfuient de toutes parts, chassés par Sa'd qui, une épée dans chaque main, les disperse. 'Ibrāhīm va le retrouver et lui demande :

« Pourquoi fais-tu ce genre de choses, mon petit ? Fait-on cela au mariage de son frère ? » Il lui dit : « Quoi ? Toi, tu te marierais sans faire en sorte que je me marie en même temps que toi ! » Il lui dit : « D'accord, mon petit, je ne vais plus me marier, sinon en même temps que toi, la même nuit. » (SB, ms, fasc. 47, f° 104-105)

Mal en prit à 'Ibrāhīm, qui croyait se débarrasser de Sa'd par la ruse. Dix jours de suite, il l'empêche de rejoindre son épouse. Excédé, 'Ibrāhīm le persuade que les nuages à l'horizon sont des soldats ; il le charge de courir porter une missive au sultan pour lui annoncer une attaque fon-

dant sur eux comme une immense nuée. Sa'd part pour l'Égypte et déboule dans le *dīwān*. Ayant lu le courrier de 'Ibrāhīm, qui explique sa ruse, Baybarṣ dit à Sa'd :

« Approche, que je t'embrasse entre les deux yeux. » Sa'd s'avança vers le roi. Le roi l'attrapa par la main et dit : « Apportez une chaîne ! » Puis, il ordonna qu'on la mette aux pieds de Sa'd et lui dit : « Dis donc, pourquoi empêches-tu 'Ibrāhīm de consommer son mariage ? » Sa'd dit : « Qu'Allāh ne prenne pas son père en pitié, ce *'aḡamī* ! Ainsi, il a envoyé avec moi un billet pour se plaindre à mon sujet, ce Gros Plein de Soupe ! » (SB, ms, fasc. 47, f° 115-116)⁴⁸

Ulcéré, Sa'd fait le serment, sur la tête de Baybarṣ, de « trancher le cou de 'Ibrāhīm vingt fois par jour » (SB, ms, fasc. 47, f° 118), sitôt qu'il le retrouvera. 'Ibrāhīm revient au palais après son mariage. Le sultan l'invite à se montrer patient avec Sa'd. Quand les deux protagonistes se revoient, Sa'd, toujours enchaîné, annonce à 'Ibrāhīm qu'il entend bien le décapiter à la première occasion.

'Ibrāhīm lui dit : « Dis donc, tu serais prêt à me sacrifier ? » Il lui dit : « Évidemment. Pourquoi t'es-tu marié sans célébrer mon mariage en même temps que le tien ? » 'Ibrāhīm lui dit : « Pourquoi ? Mais, sais-tu seulement ce que j'ai fait en ton absence ? » Il lui dit : « Qu'as-tu fait ? As-tu tiré le canon ou tué Bāšqrān [roi des Francs] ? » 'Ibrāhīm lui dit : « Espèce d'insensé, je suis allé demander la main de Dame 'Ayyūš⁴⁹ al-Mišnātiyya pour toi. » Il lui dit : « Quoi ? Elle a accepté ? Elle a accepté ? » Il lui dit : « Elle n'avait pas le choix⁵⁰. » Il lui dit : « Alors, viens ôter mes liens ; je ne veux plus te couper la tête. » (SB, ms, fasc. 47, f° 118-121)

Quand les deux héros se retrouvent en présence de Baybarṣ, Sa'd a si bien oublié son ressentiment à l'égard de 'Ibrāhīm qu'il réprimande le sultan qui le lui rappelle.

Le roi se mit à rire de la bêtise de Sa'd et de ses paroles. Puis, 'Ibrāhīm s'avança, s'inclina devant le roi, alla prendre sa hache et se tint à la droite du roi, conformément à sa fonction. Pareillement, Sa'd s'inclina devant le roi, alla prendre sa hache et se tint à la gauche du roi, conformément à sa fonction. (SB, ms, fasc. 47, f° 122)

5. Sa'd sauve deux vizirs de la mort (fasc. 48)

Dans les épisodes jusqu'ici mentionnés, Sa'd se distingue comme un guerrier redoutable, doté d'une exceptionnelle célérité. Grâce à cela, il a sauvé, plus d'une fois, la vie de son cousin 'Ibrāhīm ou du sultan Baybars. Dans les événements que je vais décrire, Sa'd joue à nouveau le rôle du sauveur ; toutefois, son succès ne tient pas à ses faits guerriers mais à ses paroles, ce qui ne s'était pas encore produit dans le récit. Il va ainsi sauver, respectivement, le grand vizir Šāhīn puis le vizir 'Īdamur, moins par sa stratégie que par sa spontanéité.

Šāhīn et 'Īdamur se sont querellés lorsque le premier, soucieux de protéger la santé du second, qu'il croit mal remis des blessures d'Ankubār, au lieu de lui confier le commandement d'une armée, en a chargé Aybak. 'Īdamur accuse le grand vizir d'avoir de sombres desseins et, pour se venger, il rapporte au sultan des propos que Šāhīn aurait tenus à son sujet, jurant qu'ils sont véridiques. Ces propos sont tellement injurieux que Baybars, sous l'effet de la colère, condamne immédiatement son grand vizir à mort :

« Emportez-le et tranchez-lui le cou ! » Aussitôt, ils se mirent à le traîner. Au même moment, Sa'd Abā Riyāḥ arrivait chez le roi [qui était alors en Syrie]. Il vit le vizir, qu'on emmenait, pour lui trancher le cou. Il dit : « Soyez maudits ! En Égypte, on lui a arraché le turban de sur la tête et, ici, vous allez lui trancher le cou ! » Quand le roi entendit les paroles de Sa'd Abā Riyāḥ, il reprit ses esprits et cria : « Ramenez le vizir Šāhīn ! » Ils sortirent et le ramenèrent devant le roi. (SB, ms, fasc. 48, f° 12-14)

Baybarş s'informe auprès de Sa'd puis des vizirs de ce qui s'est exactement passé. Outré par le comportement de 'Īdamur et par son serment mensonger, il le condamne à son tour, promettant d'exécuter aussi quiconque intercédera en sa faveur. Le grand vizir Šāhīn est persuadé, qu'encore convalescent, 'Īdamur n'est pas tout à fait lui-même. De plus, il pense, avec la sagesse qui lui est coutumière, qu'il serait regrettable de sacrifier un tel combattant. Il trouve alors un moyen pour amener le sultan à plus de clémence :

Il regarda Sa'd, lui fit un clin d'œil et lui dit [en montrant 'Īdamur] : « Celui-là n'est-il pas ton frère, avec lequel tu es allé à Rome ? » Sa'd s'avança devant le roi et lui dit : « Effendi⁵¹, par privilège, accorde-moi d'intervenir en sa faveur. » Le roi lui dit : « Dis donc, Sa'd, ne m'as-tu pas entendu prêter serment sur ma propre tête que quiconque intercéderait en sa faveur aurait [également] le cou tranché ? » Il lui dit : « Bien sûr ; toi, fais-moi trancher le cou et moi, je ne travaillerai plus pour toi. » *Le roi rit* des propos de Sa'd. (SB, ms, fasc. 48, f° 15-16)

Profitant aussitôt de cet instant de détente, Šāhīn intervient et 'Īdamur a la vie sauve.

6. Le premier mensonge de Sa'd (fasc. 48)

Le récepteur de la *Sīra*, auditeur du conteur ou lecteur de ses fascicules, n'est plus à une surprise près, qu'il s'agisse de l'ensemble du récit ou du cas particulier de Sa'd. Pourtant, l'épisode que je vais évoquer est, à première lecture, l'un des plus insolites, puisqu'il marque, dans le comportement de Sa'd, un véritable retournement. Sa'd semblait jusqu'ici surtout simple et naïf, incapable – du dire même des autres personnages – de tenir un secret ou d'inventer une histoire. Lui, à propos duquel le conteur précise que « le roi savait que Sa'd ne savait pas mentir » (SB, ms, fasc. 47, f° 114), va, pour la première fois, faire un énorme mensonge, entraînant, pour lui et pour 'Īdamur, de singulières aventures.

ʿĪdamur, tombé en disgrâce suite à son mensonge, qui avait failli coûter la vie au grand vizir Šāhīn, sauvé de la mort par ce dernier et par Sa'd, a été consigné par Baybars dans la forteresse d'Alep.

Sur ces entrefaites, Sa'd Abā Riyāh arriva et dit à ʿĪdamur : « Debout ! Marche devant moi. » Il le fixa sans bouger et lui dit : « Pour aller où ? » Il lui dit : « Tu es banni. Debout ! Trêve de bavardages ! » Le gardien lui dit : « Où est l'ordre [écrit] ? » Sa'd lui dit : « L'ordre ? Que ton père rôtit en enfer, maquereau, tu ne me crois pas ! » ʿĪdamur lui dit : « Voyons, mon ami, Sa'd serait-il capable d'inventer ce qu'il dit⁵² ? Sans doute notre effendi ne s'est-il pas encore calmé. » Il se tourna vers Sa'd et lui dit : « Dis donc, mon frère, c'est pour où, ce bannissement ? » Il lui dit : « Le sultan m'a recommandé de ne le dire à personne. » (SB, ms, fasc. 48, f° 18-20)

Ils entreprennent alors un voyage long et coûteux, qui laisse ʿĪdamur exténué. Ils parviennent à Bagdad qui, comme le conteur le rappelle, est aux mains des incroyants. Pressé de voir tout cela prendre fin, ʿĪdamur dit à Sa'd :

« Donne. Montre-moi l'ordre que tu portes avec toi, que je voie combien de jours doit durer mon exil. » Il lui dit : « Je n'ai pas d'ordre. » ʿĪdamur lui dit : « Mais alors, qui t'a commandé de me conduire jusqu'ici ? » Il lui dit : « Je vais te parler franchement. Moi, j'étais triste pour toi parce que le roi t'avait fait emprisonner, alors j'ai décidé que je ne travaillerais plus pour lui. Et j'ai décidé, à ta place, que toi non plus tu ne travaillerais plus pour lui. Je t'ai emmené, et je suis venu ici, pour que travaillions chez Maître 'Abd al-Qādir⁵³, parce que celui-là, il a beaucoup de soupe gratuite. » Il lui dit : « Qu'Allāh ne te bénisse pas pour ce que tu as fait ! Tu m'as épuisé et tu as gâché ma vie ! » Il en voulut vraiment beaucoup à Sa'd, et lui dit : « Par Allāh, si le roi m'avait fait trancher le cou, cela m'aurait été plus agréable que ce voyage. Pourquoi nous as-tu fait cela, Sa'd ? » Il lui dit : « On ne veut plus travailler pour lui, et alors ? Le sultan est-il marié avec nous ? Ou a-t-il sur nous des droits légaux de débiteur ? » ʿĪda-

mur se dit : « Celui-là, arrête de discuter avec lui. Par Allāh, il te retournera les sangs tant il est fou. » (SB, ms, fasc. 48, f° 21-23)

7. De « Sa'd Abā Riyāh » à « Šāh Sa'd le marcheur »

Les deux héros ont dépensé tout leur argent et se trouvent bloqués à Bagdad. Vient alors à Sa'd l'idée de faire engager 'Īdamur, à son insu, comme lutteur, pour qu'il soit le champion de Halawūn contre l'un de ses ennemis. Obligé d'obtempérer pour avoir la vie sauve, 'Īdamur l'emporte sur son adversaire. Halawūn tient à le récompenser. 'Īdamur prétend alors que Baybars, pour les punir de la défaite d'Ankubār, exige qu'ils lui restituent l'équivalent des biens et sommes perdus. Halawūn décide de leur offrir une armée et de la financer, pour qu'ils puissent vaincre le sultan, comptant que son ennemi sera ainsi éliminé sans qu'il ait à intervenir. 'Īdamur, qui entrevoit le parti qui peut être tiré de l'affaire, lui propose de nommer Sa'd à la tête de cette armée :

[Halawūn] cria : « Apportez un caftan et une couronne ! » Aussitôt, on les posa devant lui. Il dit : « Mettez-les au Šāh Sa'd. » Ils posèrent le caftan sur ses épaules et la couronne sur sa tête. *Cette couronne ressemblait aux chapeaux pointus des derviches* (SB, ms, fasc. 48, f° 46)

Sa'd trouve son intronisation tout à fait naturelle et il n'est pas sans en tirer quelque orgueil. Il se met à parler « à la persane », interpellant ses interlocuteurs avec des termes qu'il n'avait jamais employés auparavant, comme *biyā* ou *bābā* :

[Sa'd] s'installait sur les coussins et se gonflait, disant à 'Īdamur : « Biyā vizir ! Demain, moi, je ferai trancher le cou du sultan et je prendrai sa place ! » 'Īdamur lui disait : « Certes, effendi. Vous êtes capable de bien plus encore ! », *se moquant de lui* et se disant en lui-même : « Pourvu que nous retournions chez le roi, qu'il voie Sa'd et combien la royauté lui sied ! » (SB, ms, fasc. 48, f° 46-47)

Sa'd se révèle totalement incapable de se déplacer autrement qu'à pied. Devant son refus de monter à cheval, on lui propose un dromadaire que l'on prépare à cet effet, le sellant de drap rouge brodé d'or. Pour le conteur, rien ne saurait être plus drôle :

Et là, tu aurais dû voir une armée pareille, *parce que plus drôle, ce n'est pas possible !* Un roi, monté sur un dromadaire *comme les jeunes circoncis*, saluant de droite et de gauche, alors que le vizir 'Īdamur *riait en cachette* et se disait : « Pourvu que nous arrivions en terres arabes et que notre maître, le Commandeur des croyants, puisse nous voir ! » *Cette mise en scène faisait rire 'Īdamur à se tenir les côtes.* Quant à Sa'd, à force de saluer, il avait le menton qui trépidait comme une baguette de tambour⁵⁴.

La nouvelle situation perd rapidement de son charme pour Sa'd. Le lendemain, lorsque l'armée fait une halte à midi, le dromadaire est là, mais lui est introuvable. 'Īdamur se demande où il peut bien être mais les troupes n'en poursuivent pas moins leur déplacement, jusqu'au relais suivant. Là, les soldats découvrent que Šāḥ Sa'd les a précédés et qu'il dort profondément. Il devient clair que Sa'd n'a aucune envie de se déplacer sur quelque monture que se soit. Ses troupes le surnomment dès lors Šāḥ Sa'd le marcheur (SB, ms, fasc. 48, f° 52-53).

La curieuse armée arrive en terre d'islam. Alerté, Baybars s'émeut, mais 'Ibrāhīm a l'intuition que le dénommé Šāḥ Sa'd le marcheur n'est autre que leur Sa'd Abā Riyāḥ. Il est en effet persuadé qu'un monarque qui, à l'instar de Halawūn, adore le feu plutôt que de se soumettre à Allāh, est forcément assez stupide pour placer Sa'd à la tête d'une armée. Le sultan, d'abord sceptique, est forcé d'admettre que 'Ibrāhīm ne s'est pas trompé, quand ses espions lui confirment la ressemblance entre ce chef étranger et son ancien porte-glaive. Quand il a lui-même l'occasion d'apercevoir Sa'd au loin, il charge 'Ibrāhīm de lui porter un message :

« Prends cette missive et va t'informer pour nous au sujet de ce roi », Il lui dit : « Effendi, dispensez-m'en cette fois » Il lui dit : « Pourquoi, 'Ibrāhīm ? » Il lui dit : « Lorsque j'étais à la citadelle de Mzayrīb, j'ai bastonné Sa'd ; alors, maintenant qu'il est roi, il voudra se payer sur ma personne. » Le roi rit et lui dit : « Par ma tête, nul autre que toi ne la portera. » Il dit : « À vos ordres, effendi ! Mais je ne perdrai pas de vue un instant la bastonnade. » (SB, ms, fasc. 48, f° 73-74)

La rencontre des deux personnages se veut particulièrement comique et le conteur insiste répétitivement sur les rires que suscite, chez 'Ibrāhīm autant que chez 'Īdamur, le comportement de Sa'd, accentuant le procédé qui était déjà mis en œuvre plus haut. Il induit ainsi la lecture et l'interprétation, comme on peut le voir dans ces passages :

Sa'd se tourna vers le vizir 'Īdamur et lui dit : « Hé, vizir 'Īdamur, c'est incroyable, 'Ibrāhīm va me reconnaître ! » Il lui dit : « Effendi, comment vous reconnaîtrait-il, puisque vous êtes devenu roi ? » Sa'd s'ébouriffa comme un dindon, s'assit sur les coussins et se mit en boule [comme un chat]. Le vizir 'Īdamur s'assit, *se riant de lui*. C'est alors que 'Ibrāhīm arriva à la porte de la tente d'apparat. Il jeta un coup d'œil, vit Sa'd et *se mit à rire*. Il échangea avec 'Īdamur des signes de connivence, *tandis qu'ils riaient en cachette*. Puis, 'Ibrāhīm entra jusqu'au milieu de la tente et dit : « Bonjour, altesse ! » Il lui dit : « Bābā, que veux-tu ? » Il lui dit : « Effendi, je suis un émissaire de chez votre frère le roi al-Zāhir » Sa'd lui dit : « Donne la missive que je voie. » 'Ibrāhīm tendit la main et lui remit la missive, sans « lève-toi » ni « assied-toi⁵⁵ », tant il craignait la bastonnade.

Quant à Sa'd, chers amis, il pris la missive, l'ouvrit et se mit à la regarder, remuant la tête et levant les sourcils, comme s'il la lisait, lui qui ne saurait distinguer un I d'une canne. 'Ibrāhīm et 'Īdamur *riaient*, se faisant subrepticement des signes. 'Īdamur fit signe à 'Ibrāhīm de réclamer le dédommagement pour le trajet. Il lui dit : « Non, je t'en prie ! Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de dédommagement pour le trajet. » 'Īdamur le conjura de demander absolument le dédommagement pour le trajet⁵⁶.

Puis Sa'd se tourna vers le vizir 'Īdamur et lui dit : « Prends cette missive et lis-la, parce qu'elle est écrite en arabe ; et moi, je ne sais pas l'arabe. » 'Ibrāhīm pouffa, n'en pouvant plus de se tenir les côtes tellement il riait. 'Īdamur prit la missive et la lut. (SB, ms, fasc. 48, f° 75-78)

Sa'd décide de déclarer la guerre à Baybars et dicte sa réponse à 'Īdamur. 'Ibrāhīm prend le document et ne bouge pas.

[Sa'd] lui dit : « Biyā, tu ne t'en vas pas ? » Il lui dit : « Effendi, nous avons droit au dédommagement pour le trajet, de la part de quelqu'un comme vous ! » Là, Sa'd se souvint de la bastonnade, se redressa, se gonfla et fit les gros yeux. 'Ibrāhīm se tourna vers le vizir 'Īdamur, lui fit un clin d'œil, et lui dit : « Ne t'avais-je pas dit qu'il se rappellerait de la bastonnade et que je ne voulais pas de dédommagement pour le trajet ? » Puis [Sa'd] lui dit : « Hé, brigand, n'avais-tu pas un compagnon qui s'appelait Sa'd ? » Il dit : « Si, messire. » Il lui dit : « Te rappelles-tu la bastonnade que tu lui as donnée ? » Il lui dit : « O grand roi de notre temps, n'éveillez pas mes souvenirs, j'ai peur que mes blessures se rouvrent ! » Sa'd lui dit : « Pourquoi, bābā ? » Il lui dit : « Effendi, voilà un moment qu'il est perdu, sans que je sache où il a bien pu aller. Et moi, à cause de lui, je n'accepte plus de manger ni de boire, et je ne cesse de pleurer son absence. De plus, il m'avait demandé de lui rendre un service, ce que j'ai fait. S'il me faut quelques pièces, c'est afin de les dépenser pour ses noces, parce qu'il a demandé la main d'une certaine 'Ayša al-Mišnātiyya. La fête a déjà commencé. Nous l'attendons et il ne vient pas. Moi, je ne sais plus quoi faire, et je pense que s'il ne vient pas, c'est moi qui l'épouserai à sa place. » Il lui dit : « Que la cécité te frappe ! Comment ça, tu vas l'épouser, toi ? Par Allāh, je te fais trancher le cou ! » Il lui dit : « Mais comment voulez-vous que nous fassions alors qu'il ne vient pas ? » Il lui dit : « Biyā 'Ibrāhīm, viens ici, j'ai besoin de toi. » 'Ibrāhīm s'avança vers lui. Il lui dit : « Alors donc, 'Ayša a accepté ? Elle a accepté ? » Il lui dit : « Oui, messire ; elle a accepté et nous attendons qu'il revienne. » Il lui dit : « Écoute, 'Ibrāhīm, je suis Sa'd, mais ne le dis à personne. » (SB, ms, fasc. 48, f° 80-84)

Sa'd donne ensuite à 'Ibrāhīm, pour le dédommager du trajet, une véritable fortune. 'Ibrāhīm rend compte fidèlement à Baybars de ce qui s'est passé et « le roi *se mit à rire*, rien qu'à l'entendre raconter. » (SB, ms, fasc. 48, f° 87) De nouveau, quand 'Īdamur, à son tour, « lui raconta tout ce que nous avons expliqué, le roi *se mit à rire*, jusqu'à tomber à la renverse ». 'Īdamur lui dit : « Par Allāh, Serviteur des deux lieux saints, je n'aurais rien aimé davantage que vous puissiez le voir, quand il est sorti avec l'armée, monté sur son chameau. Allāh le sait, il y avait là quelque chose susceptible de *faire rire* même les gens les plus tristes ! » (SB, ms, fasc. 48, f° 88-89)

Sa'd décide de décapiter le sultan. Averti, ce dernier réussit à le piéger et à le faire capturer. Sa'd lui dit alors :

« Ho, ho, je suis devenu sultan, pareil à toi, semblable à toi ! »
 'Ibrāhīm dit [à Baybars] : « Effendi, nous fêtons ses noces chez nous et nous serions honorés par votre présence. » Sa'd dit :
 « Moi, je ne veux plus être sultan. » Le mariage le réjouissait bien plus que le pouvoir. (SB, ms, fasc. 48, f° 92-93)

En préférant le mariage au pouvoir, Sa'd ne faisait que réitérer ce qu'il avait déjà affirmé, lors de sa première rencontre avec 'Ayša. En effet, quand 'Ibrāhīm avait proposé, pour plaisanter, de le nommer chef des ismaéliens à la place de Šīḥa, il avait rétorqué :

Non et non ! Moi, je ne veux pas être sultan. Je veux 'Ayša, la plus belle d'entre toutes. (SB, 4, p. 258)

II. QUELQUES AUTRES PISTES DANS LE PARCOURS INSOLITE DE SA'D ABĀ RIYĀḤ

Quoique le conteur s'obstine à souligner la dimension cocasse des agissements de Sa'd Abā Riyāḥ, comme l'attestent les nombreuses assertions affirmant que les témoins de ses agissements se rient de lui, les

sept séquences de son parcours, tant au vu de leur nombre que de leur contenu ou de leur fonction, ne peuvent manquer d'évoquer un parcours initiatique. Il est d'ailleurs possible de relever dans les fragments retenus ci-dessus plusieurs indications qui peuvent être interprétées comme autant de symboles allant dans ce sens : la mise à mort suspendue (meurtre du fils par le père ou meurtre du père par le fils), le retour en enfance (marcher à quatre pattes), le parallèle avec les circoncis, la coiffure rappelant celle des derviches, le déplacement dans l'espace, l'intronisation à de hautes fonctions, etc. Au demeurant, chacun de ces fragments pourrait faire l'objet d'une analyse détaillée établissant sa fonction d'étape dans le parcours de notre héros.

Au vu de l'approche méthodologique qui est la mienne, pour laquelle une histoire rapportée n'existe que par la manière dont elle est racontée et les termes par lesquels elle vient à se dire, j'ai préféré, plutôt que de développer les séquences que je viens d'évoquer⁵⁷, les compléter en abordant l'itinéraire de Sa'd par d'autres biais. La dernière partie de cet article est donc consacrée aux données livrées par le texte à son sujet, sans appartenir à proprement parler à l'« histoire ». Je m'intéresserai, pour commencer, à son nom.

A. Les noms de Sa'd

Le plus souvent désigné par son seul prénom, Sa'd, notre héros, est connu par l'expression Sa'd Abā Riyāḥ. Parfois, quand ils s'adressent à lui, ses compagnons le désignent seulement par l'expression Abā Riyāḥ (c'est le cas, par exemple, de 'Ibrāhīm, durant la bataille d'Ankubār).

Pour Ğawān, Sa'd est Sa'd Ibn Dbīlāt, le prêtre maudit ayant l'habitude d'apporter des modifications aux noms des musulmans dont il parle. Dans sa bouche, Šīḥā devient pour sa part Šwīḥāt et 'Ibrāhīm al-Ḥawrānī, Ibn al-Kūrānī. Il est à noter que ces altérations ne sauraient être imputées à une ignorance de la langue arabe : Ğawān a d'abord

commencé sa carrière de « corrupteur » en usurpant l'identité et la fonction de Grand *Qāḍī* auprès du roi al-*Ṣāliḥ* Ayyūb.

C'est de manière éphémère que, dans la dernière séquence de son parcours, Sa'd sera appelé *Ṣāh* Sa'd le Marcheur par Halawūn et ses troupes. Du côté musulman, cette titulature honorifique ne sera pas utilisée. Par contre, c'est Baybars même qui associe au prénom de Sa'd le qualificatif de *ṣayḥ* (vieillard, maître), qu'il est d'ailleurs le seul à utiliser, exception faite d'une occurrence dans la bouche du grand vizir *Ṣāhīn* (SB, ms, fasc. 48, f° 17), qui en fait usage en relayant une question du sultan. La distribution de l'expression *ṣayḥ* Sa'd dans le corpus est significative : c'est par cette expression que Baybars s'adresse à Sa'd pour la première fois, comme pour lui reconnaître, alors qu'il sort à peine de l'état sauvage, une forme de savoir ou de préséance. Il n'en fera usage que bien plus tard, après la bataille d'Ankubār, pour lui reprocher d'avoir révélé que 'Ibrāhīm était toujours en vie dans le sarcophage magique.

Baybars est aussi le seul à utiliser (hormis Sa'd lui-même), pour parler de Sa'd, une tournure proche de la *kunya* usuelle qui est, rappelons-le, Sa'd Ibn Dibl. Dans un poème, Baybars appelle à son secours « Sa'd, qui porte une *kunya* le reliant à Dibl » (SB 4, p. 178). Sa'd, arrivé à la rescousse, utilise la même formule pour annoncer son arrivée (SB 4, p. 179). Quant au composé « Sa'd Ibn Dibl », il est employé une première fois, assez tôt dans le corpus, par le conteur, qui indique que Baybars parle à *Ṣīḥa* de « Sa'd Ibn Dibl [qu'il vient de rencontrer] » (SB 4, p. 188). Le conteur en fera usage, bien après les épisodes décrits plus haut, pour signaler que Sa'd Ibn Dibl a, comme d'autres hommes de son clan, déclamé un poème guerrier avant de se jeter dans le combat. (SB, ms, fasc. 50, f° 96)

Quant à l'expression « Sa'd Abā Riyāḥ », par laquelle le personnage est le plus souvent désigné, après son seul prénom, elle n'est pas conforme aux normes grammaticales. En effet, Abā est figé au cas di-

rect, déclinaison des compléments directs ou du vocatif, Sa'd et Riyāḥ ne présentant aucune désinence. Que l'on se tourne vers l'arabe littéral ou vers l'arabe parlé syro-libanais, la structure de cet énoncé suscite des interrogations. Selon les normes de l'arabe littéral, Abā devrait, selon sa fonction, varier en Abū, Abā ou Abī. Quant à l'arabe parlé syro-libanais, qui a évacué la déclinaison des noms, il utilise invariablement Abū, sans préjuger de la fonction du terme. Or cette tournure, fautive au regard de la norme grammaticale classique et inhabituelle en arabe parlé, s'est imposée au-delà du *Roman* : c'est sous ce nom que le personnage est fixé pour la postérité dans les peintures sous verre.

On peut voir là une hypercorrection ; ce qui, selon Djamel Eddine Kouloughli, doit être compris comme un choix stylistique davantage que linguistique : « Il nous semble que beaucoup de constructions fautives au regard de la syntaxe de la langue classique, et tout particulièrement celles qui impliquent des formes mettant en jeu des marquages casuels "aberrants", doivent être interprétées non comme de grossières erreurs faites par des écrivains essayant, sans y parvenir, d'atteindre aux canons de la prose classique, mais comme un procédé stylistique parfaitement efficace dans le contexte sociolinguistique particulier de l'usage littéraire de l'arabe moyen et qu'il faut juger dans ce contexte et non en référence à un autre⁵⁸. »

On peut dès lors risquer une interprétation de ce « procédé stylistique parfaitement efficace » et systématique dans le corpus. Selon mon hypothèse, ce nom doit être mis en relation avec le fait que Sa'd, présenté par son père comme faisant partie des *ahl al-ḡaḍb* (« tirés ou attirés par Dieu »), est moins un agent actif engagé dans une quête volontaire et désirée, qu'un personnage passif porté par une volonté qui lui est extérieure et supérieure, un « appelé » dans son être même, présentant les traits du *murād* (pour les mystiques : désiré par Allāh) plutôt que ceux du *murīd* (désirant Allāh).

B. Les deux pères de Sa'd

1. Sa'd Ibn Dibl al-Bīsānī

L'examen des modalités de la désignation de Sa'd et de sa *kunya* conduit, logiquement pourrait-on dire, à s'intéresser à ses liens de filiation. Certes, Sa'd est le fils de Dibl. Ce dernier a d'ailleurs fait état de toute l'émotion qu'il éprouvait quand, pour la première fois, Sa'd s'adressa à lui en utilisant l'expression « mon père ». C'est aussi Dibl qui envisagera de mettre à mort son enfant en l'égorgeant⁵⁹ pour qu'il ne survive pas à son cousin. Ce projet, qui n'aboutira pas, se fonde pour Dibl sur deux faits. Le premier réside dans l'analogie qu'il établit entre lui-même et son frère Ḥasan, dès avant la naissance de son fils. Le second procède du regard qu'il porte sur son fils : Sa'd, un temps dévolu à jouer avec les gazelles, capable seulement de rapporter à son père les bêtes qu'on lui aurait volées, est désormais au service du sultan, mais il ne vaut dans cette fonction que lorsqu'il l'exerce en tandem avec 'Ibrāhīm. La violence mythique de la scène est patente.

2. Sa'd, fils de Baybars

Le second père de Sa'd n'est autre que le sultan Baybars lui-même. Cette paternité est fragile, au regard du texte, car elle n'est explicitement évoquée qu'une seule fois, dans un contexte où son importance est, de surcroît, estompée par d'autres données. En effet, peu après que Sa'd a utilisé pour la première fois l'expression « mon père » pour s'adresser à Dibl, il répond à Baybars, qui lui demande d'entrer à son service : « Non, mon père, tu as déjà à ton service 'Ibrāhīm le *'aḡamī*, et celui-là, je n'ai pas de bonnes relations avec lui. » (SB 4, p. 172) Il reprend, quelques mots plus loin, toujours à ce sujet : « Oh non, mon père, oh que non ! » (*ibid.*)

Cette filiation, renforcée par la proximité du prénom Sa'd avec celui de Sa'īd (le prince héritier, fils de Baybars et de Tāḡ Baḥt), est confirmée à deux reprises par 'Ibrāhīm par le biais d'une formulation particulière :

à Rome devant l'empereur, puis à Ankubār lorsqu'il déclame son poème d'agonisant (SB, ms, fasc. 45, f° 65 et 66), il désigne Baybars par l'expression Abū al-Sa'īdayn (littéralement : Père des deux Sa'īd). Quant au doublet Sa'īdayn (pour Sa'īd et Sa'd), il calque l'illustre doublet Ḥasanayn (pour Ḥasan et Ḥusayn), surnom dans la mémoire collective islamique des deux fils de 'Alī Ibn Abī Ṭālib et petits-fils du prophète Muḥammad, renforçant encore l'analogie entre l'hagiographie et le *Roman*.

3. 'Ibrāhīm et Sa'd, quelques aspects d'une fraternité symbolique

Si les liens qui relient Sa'd à Dibl et à Baybars ne font aucun doute, il est plus difficile de déterminer la nature de ceux qui le rattachent à 'Ibrāhīm, par-delà le plan réaliste dans lequel ils sont cousins germains. 'Ibrāhīm, qui paraît surveiller Sa'd autant qu'il veille sur lui, serait-il une troisième figure paternelle ? Voyons comment il assure plutôt la fonction de « grand frère » en observant les éléments de gémellité puis d'autorité entre les deux personnages.

Commençons par quelques exemples : Sa'd et 'Ibrāhīm sont les fils de deux frères qui, dès avant leur naissance, ont organisé leur existence sur les similitudes. 'Ibrāhīm se tient à la droite du sultan quand Sa'd se tient à sa gauche, l'un et l'autre étant porte-glaive ; un temps, Sa'd remplace 'Ibrāhīm dans toutes ses fonctions, quoique avec moins de succès. Ils se trouvent à tour de rôle, l'un en position de destinataire d'un message du sultan et l'autre en position de messenger. Les deux sont de fidèles et valeureux combattants. Quand il est question de mariage pour 'Ibrāhīm, Sa'd trouve naturel qu'il en soit question pour lui ; ils se sont d'ailleurs épris chacun d'une lionne ismailienne déguisée en homme. L'un et l'autre a failli être mis à mort par son père... Même leurs incessantes querelles accentuent leur gémellité et leur complémentarité : plus d'une fois, par exemple, Sa'd est affamé et c'est 'Ibrāhīm qui se remplit la panse.

Pour autant, cette gémellité ne doit pas occulter une forme de hiérarchie entre eux. 'Ibrāhīm s'adresse fréquemment à Sa'd en utilisant l'expression *wlādī* (mon enfant, mon petiot). C'est lui qui décide des actions importantes, qui indique à Sa'd comment agir selon des stratégies qu'il planifie pour lui sans les lui expliquer. Il est le seul à lui infliger à deux reprises une méchante correction. De surcroît, l'antériorité de 'Ibrāhīm dans le *Roman* et dans ses relations avec Baybars induit une chronologie qui fait de la gémellité une conformation du plus « jeune » au modèle du plus « ancien ». Cette conformation est brutalement suspendue, après la bataille d'Ankubār, quand Sa'd se trouve, en quelque manière, en charge de la mort (supposée) de 'Ibrāhīm, que ce soit quand il va de citadelle en citadelle pour l'annoncer ou quand il transporte, de ville en ville et de bataille en bataille, le pesant sarcophage de pierre dans lequel 'Ibrāhīm inconscient est en train de recouvrer la santé par la magie.

Ces données portent à considérer la relation des deux personnages comme une relation de fraternité, dans laquelle 'Ibrāhīm a sur Sa'd l'antériorité de l'aîné sur le cadet.

C. Les compétences de Sa'd

S'il est une compétence par laquelle Sa'd se distingue, au point d'ailleurs qu'elle fait partie de son nom, c'est sa rapidité à la course. Toutefois, cette capacité qu'il exerce régulièrement, et dans les situations les plus variées (rattraper une bête volée, dépasser un coursier, porter un message, échapper aux ennemis, etc.), est un don inné, qui ne semble nécessiter ni exercice ni effort pour être, chaque fois, performant. C'est le seul don que Sa'd revendique pour lui-même devant ses deux pères, Dibl et Baybars. « Moi, je sais courir beaucoup⁶⁰ », répond-il au premier qui lui confie une mission à la place de 'Ibrāhīm. « Moi, je cours⁶¹ », expliquait-il au second, surpris qu'il ait survécu à la bataille

d'Ankubār, quand 'Ibrāhīm y est mort. Courir n'est donc pas seulement le talent de Sa'd, mais aussi le talent par lequel il surpasse 'Ibrāhīm.

Autre compétence par laquelle Sa'd se distingue, son efficacité sur le champ de bataille, au point que Baybarş met en garde Šīḥa à ce sujet. En effet, selon un procédé récurrent, Šīḥa, qui brigue le pouvoir sur les ismaïliens, s'engage à y renoncer en faveur de celui qui réalisera certains exploits. Sa'd est au nombre des volontaires et Baybarş dit à son fidèle auxiliaire :

« Frère, tu as perdu le pouvoir, parce que tu as parié avec Sa'd, que rien n'arrête. Hâte-toi de les suivre et de leur jouer un tour à ta façon, avant qu'ils ne te devancent. Ce Sa'd n'est en rien comme les autres hommes que tu as pu rencontrer. » (SB 4, p. 190)

Pourtant, rien ne vient à aucun moment préciser la manière dont Sa'd a acquis ce talent au combat. Alors que des indications, plus ou moins fournies, sont apportées sur ce point, s'agissant d'autres personnages, on ignore comment Sa'd passe de l'état d'enfant sauvage, jouant dans les prés avec les gazelles et courant plus vite que le vent, à celui de combattant accompli, sachant notamment livrer bataille une épée dans chaque main.

Par opposition à ces deux talents que le *Roman* souligne à maintes reprises, Sa'd est un homme naïf et désarmé devant les réalités du monde, de surcroît illettré. Le conteur n'a-t-il pas précisé que Šāh Sa'd le Marcheur était incapable de « distinguer un I d'une canne » ? Mais en matière d'illettrisme, Sa'd a dans l'imaginaire musulman un illustre prédécesseur, le prophète Muḥammad, surnommé « *al-nabī al-ummi*⁶² ». Ne pas savoir lire s'entend ici comme le fait de n'avoir pas besoin de la science des hommes pour détenir le savoir.

D. Les amours de Sa'd⁶³

Lors d'une mission que lui confie Baybarş, dans le but de conquérir la ville de Tripoli, Sa'd rencontre 'Ayşā al-Mišnātiyya, déguisée en homme. 'Ayşā, pour effacer les méfaits de son frère entré en rébellion, a entrepris seule de faciliter aux troupes musulmanes l'entrée dans la ville. Ayant neutralisé les gardiens des portes, elle attend un émissaire du sultan et manifeste un vif mécontentement en voyant arriver Sa'd, qu'elle considère comme « un fou, incapable de comprendre quoi que ce soit » (SB 4, p. 256). Elle le neutralise et demande à Baybarş de lui envoyer un autre émissaire, « comme 'Ibrāhīm, Meules de la Guerre » (*ibid.*). Ligoté, après avoir été drogué, et emprisonné aux côtés du frère rebelle de 'Ayşā, Sa'd voit en se réveillant...

...un jeune homme, debout devant lui, élané comme une branche de saule surmontant une dune de safran⁶⁴, comme le poète a dit à propos d'elle (*sic*) :
« Elle est élanée et fine comme la lance et le calame/ Large comme une couche sur laquelle tu commettrais le péché. » (*ibid.*)

Quand Sa'd apprend qu'il s'agit d'une fille, il dit à 'Ibrāhīm :

« Oh, que de qualités elle a ! Dis, 'Ibrāhīm, demande sa main pour moi. Par Allāh, j'ai aimé ses qualités, parce qu'elle est une sœur des hommes⁶⁵. » 'Ibrāhīm lui dit : « Pourquoi ? Tu n'as pas de langue ? Voilà son frère ; demande-lui sa main et débrouille-toi avec lui. » Sa'd se tourna vers Ḥasan et lui dit : « À toi je suis venu, ne me renvoie pas déçu, prétendant éperdu à la main de la perle préservée – enfin, comme on dit – et du joyau protégé, ta sœur 'Ayşā⁶⁶. » Ḥasan se mit à rire des propos de Sa'd et lui dit : « Tais-toi, Sa'd ; actuellement nous sommes ses captifs ; qu'elle n'aille pas entendre tes propos et nous tue, ou nous fasse subir autre chose. » (SB 4, p. 257)

Lorsque Baybarş se joint à eux, Sa'd réitère sa demande :

« Je t'en supplie, demande sa main pour moi à son frère ; et si tu ne le fais pas, je ne travaillerai plus pour toi. » 'Ayša s'approcha alors du roi et lui dit : « Effendi, ce n'est pas le moment de s'amuser, nous avons une ville à ouvrir. » Puis elle se tourna vers Sa'd et lui dit : « Qu'est-ce donc que tu racontes ? Ce sont les propos d'un insensé ! » (SB 4, p. 258)

Sa'd persistera dans sa demande et 'Ayša continuera de le repousser. Quand il annoncera aux lionnes que 'Ibrāhīm est toujours en vie, il en profitera pour lui voler un baiser contre son gré (SB, ms, fasc. 46, f° 36). Dans le corpus examiné ici, rien ne permet d'ailleurs de savoir si l'affirmation répétée de 'Ibrāhīm, selon laquelle 'Ayša aurait enfin consenti à ce mariage, correspond à la réalité (dans la fiction), ou s'il cherche par ce moyen à tempérer certains éclats de Sa'd.

Les amours de Sa'd incluent une autre aventure, placée elle aussi sous le signe du travestissement et qui, par-delà sa dimension comique, mérite d'être abordée, notamment parce qu'il s'agit du seul passage de notre corpus dans lequel Sa'd manie l'ironie et l'anti-phrase. La scène se déroule peu après la rencontre de Sa'd et de 'Ayša.

Dans Tripoli conquise, une vieille femme⁶⁷, aussi laide que vulgaire, réclame à grand bruit que Baybars lui rende justice. Sa'd tente de la calmer. Elle lui tient des propos en partie incohérents, dans lesquels elle l'accuse de vouloir coucher avec elle, et réussit à l'énerver de sorte qu'il devient à son tour de plus en plus grossier. La scène se reproduit devant 'Ibrāhīm puis devant Baybars. Ce dernier donne à la vieille une escorte pour ramener al-Brinz (Le Prince de Tripoli), qu'elle tient prisonnier pour que le sultan le sanctionne, car il lui a pris « un moulin, un hammam, des vergers, un village, une échoppe, une boutique, des chaumeaux, des moutons, des vaches et des taureaux, des voilures, des tentes et des pavillons, des étendards et des drapeaux, de l'argent, des canons et d'autres biens, si nombreux qu'aucun incendie ne pourrait en venir à bout » (SB 4, p. 262). Quand l'escorte revient au palais avec ses

prisonniers, Sa'd et la vieille femme se querellent à nouveau. La femme insulte le prince, l'accusant cette fois de lui avoir volé « des oignons et une botte d'ail, un pilon pour le *kebbe*⁶⁸ et des brochettes pour la viande » (SB 4, p. 264). Sa'd est indigné et la vieille en profite pour le malmenier encore. 'Ibrāhīm comprend enfin et révèle que la vieille femme n'est autre que Šīḥa : « Voyons Sa'd, ce n'est pas une vieille femme mais le maître ! » (SB 4, p. 265) Sa'd, qui voulait « la » frapper, suspend son geste tout en affirmant : « Je n'ai rien dit. Toute cette histoire ne me concerne en rien. » (*ibid.*)

Et le fait est bien là : vue sous l'angle de la capture du prince de Tripoli et des règlements de compte entre Šīḥa et les ismaïliens, l'histoire ne concerne en rien Sa'd. Pourtant, abordée dans sa complexité, elle est centrale dans son itinéraire, dont elle préfigure la suite, remplaçant sa rencontre avec 'Ayša dans un nouveau cadre. La vieille femme/Šīḥa qui se dit, à trois reprises, vierge et vertueuse, affirme trois autres fois qu'elle est très jeune, malgré les cent six ans qu'elle avoue ! D'autres phrases paraissent anticiper les événements qui attendent Sa'd. C'est le cas, par exemple, quand elle l'incite à lui voler un baiser. Enfin, elle donne l'impression d'énoncer, à la place de 'Ayša al-Mišnātiyya, les réserves que lui inspire Sa'd. Prétendant réagir à des propos que Sa'd n'a pas tenus, elle lui dit, par exemple :

« Quoi ? Tu veux te fiancer avec moi ? Comment peux-tu croire que je dirai oui ? Moi, j'ai besoin de quelqu'un de plaisant, qui soit assorti à ma jeunesse. »

Les propos de la fausse vieille femme ont quelque chose d'un oracle. À peine ouverte, leur dimension divinatoire se referme, quand elle dit à Sa'd : « Ne suis-je pas plus belle que ta fiancée, celle dont tu as demandé la main ? » (SB 4, p. 265) Dans cette phrase, la comparaison induit la différenciation entre la centenaire indigne et la jeune 'Ayša alors que la

désignation de 'Ayša comme la fiancée de Sa'd a un caractère propitiatoire.

Sa'd, quant à lui, manifeste dans ce passage, comme cela a été dit plus haut, plus d'esprit qu'il n'en a eu jusque-là. En effet, il manie l'ironie et l'anti-phrase pour la première fois. À 'Ibrāhīm qui, devant les accusations de la vieille, lui demande si elle dit vrai, il rétorque « Mais oui, mon bon » (SB 4, p. 262), pour ajouter aussitôt : « Ne vois-tu donc pas combien elle n'inspire que la repentance ? » S'adressant à la vieille, Sa'd utilise une autre anti-phrase dont la fonction est plus subtile : « Je t'en prie, je t'en conjure, par pitié, accepte de me prendre pour époux. » L'énoncé ne serait qu'ironique si l'on s'en tient à la surface du récit et au plan de l'histoire, mais peut être pris comme l'expression insistante du désir de Sa'd si l'on admet que la vieille femme est aussi, en quelque manière, une incarnation ponctuelle de 'Ayša.

Quoiqu'il en soit, il est indéniable que cette vieille femme met Sa'd dans tous ses états et qu'il manifeste à son égard plus d'agressivité qu'il n'en manifeste dans tout le reste du corpus. À trois reprises, il lui maudit son père, à onze reprises il la maudit elle-même, dont six dans lesquelles il lui souhaite explicitement de crever, se proposant une fois d'abrégé son séjour terrestre en la conduisant lui-même au cimetière.

Dans ce long passage, Šīḥa endosse, sous les traits de la redoutable centenaire, la voix du monde surnaturel venu informer Sa'd de certains aspects de sa destinée. Il n'est pas anodin que le « maître des ruses » se soit ainsi affronté au simple d'esprit, dont le sultan lui a pourtant indiqué qu'il était si particulier qu'il risquait de contrecarrer ses projets et ses ambitions.

Cet épisode est tout à fait emblématique de l'intérêt méthodologique qu'il y a à croiser les données de l'histoire avec les données textuelles. En effet, sur le plan de l'histoire, l'épisode est totalement marginal, dominé par son caractère cocasse et extérieur à chacune des sept sé-

quences dégagées dans la partie précédente. Pourtant, nous venons de voir que l'épisode n'en est pas moins central dans le récit.

E. Les creux dans le récit

J'appelle « creux dans le récit » les éléments absents du texte, dont l'absence, surprenant le lecteur pour des raisons émanant du texte lui-même, en devient significative. J'en proposerai deux exemples.

Un premier creux dans le récit tient à l'absence de la mère de Sa'd de notre corpus. Alors que pour la plupart des personnages importants du *Roman*, il est fait état, parfois longuement, de leur mère, la seule référence à celle de Sa'd se limite à ces mots de Dibl : « [Après ce songe,] je me réveillai et m'unis à mon épouse qui tomba enceinte de moi. » (SB 4, p. 169)

On serait tenté de dire que si Sa'd est, en quelque manière, le « nice » de *Sīrat Baybarṣ*, vivant d'abord dans la nature, dans l'ignorance du monde des guerriers accomplis, s'il est sot, innocent et naïf, il se différencie radicalement de Perceval, qui aurait pu apparaître, dans une perspective comparatiste, comme l'un de ses *alter ego*⁶⁹, par le fait que Perceval est isolé du monde des hommes par la « Veuve Dame », sa mère. Cette comparaison ne vise pas à forcer les liens entre deux univers littéraires, par plusieurs aspects totalement distincts ; bien au contraire, elle vise à mettre en lumière l'existence, dans l'espace de la *Sīra*, d'une typologie spécifique, qui impose de revisiter des profils parfois présentés comme universels et définitifs.

Un autre creux dans le récit est constitué par l'absence de tout échange entre Sa'd et le personnage de 'Uṭmān, quoiqu'ils se croisent deux fois. La première, c'est lorsque Baybarṣ décide de se rendre à Ankubār, sur les traces de 'Ibrāhīm.

Le roi pria, puis il sortit un déguisement et s'en revêtit, prit Sa'd et se rendit aux écuries. Il frappa à la porte de Uṭmān et lui dit : apporte un cheval... (SB, ms, fasc. 45, f° 120)

La seconde rencontre a lieu plus tard, quand Baybars entre triomphalement dans Tibériade :

Quand Tibériade fut en vue, le roi apparut. Il était entouré par les *fidāwī-s* (montés sur des chevaux arabes, ils avaient sur la tête des casques colorés et portaient des armures dignes du roi David); 'Ibrāhīm marchait à sa droite, Sa'd à sa gauche et 'Uṭmān devant lui. (SB, ms, fasc. 49, f° 44)

On pourrait interpréter l'absence de tout échange entre Sa'd et 'Uṭmān par le fait que le premier paraît avoir, peu à peu, pris la place du second comme bouffon inspiré, ou « saint rigolard », pour reprendre une expression de Jean-Patrick Guillaume. Pour autant, Sa'd et 'Uṭmān ne sont semblables qu'en apparence.

'Uṭmān, rappelons-le, est un « truand repent⁷⁰ », « émissaire du royaume invisible qui tantôt divulgue, tantôt dissimule la réalité des choses⁷¹ ». À la différence de Sa'd, 'Uṭmān a fait l'objet d'une prédiction annonçant à Baybars qu'il l'aidera à accéder au pouvoir (SB 1, p. 230). Par ailleurs, hormis un commun attachement à Baybars, 'Uṭmān n'est affilié à aucun père, ni biologique ni symbolique, et jouit d'une double ascendance et protection féminine : orphelin depuis l'âge de quatre ans, il est 'Uṭmān Fils de la Grosse, placé sous les auspices de Sayyida Zaynab, sainte protectrice du Caire. Au contraire, Sa'd est Fils de Dibl et fils de Baybars, placé sous la protection de Bābā 'Umar. 'Uṭmān, qui a exercé son autorité sur les bas-fonds du Caire avant de devenir le palefrenier de Baybars, exploite des talents et des compétences qu'il s'est efforcé d'acquérir par l'exercice. Grossier ou grotesque dans les faits du quotidien, il est informé des choses du monde de l'invisible et c'est en connaissance de cause qu'il commet certaines « gaffes » qui visent en fait à favoriser les desseins divins ou à les éclairer. C'est là que réside, à mon sens, la principale différence entre lui et Sa'd. 'Uṭmān appartient aux « gens du secret », feint de l'oublier parfois en laissant transpirer le secret, mais ne l'oublie jamais tout à fait. Sa'd, pour sa part, s'il favorise

ou éclaire les desseins divins, le fait sans aucune lucidité ni recul, à son insu et en toute innocence. Comparé à 'Uṭmān, et quoiqu'il semble endosser auprès de Baybarṣ une partie de ses anciennes fonctions, Sa'd paraît clairement être un saint malgré lui, ou plutôt, un saint à son insu.

Notes

- 1 Il pourrait également être traduit par « Bonheur, ô Père des Vents ». Ce nom et la place de cet éventuel vocatif sont examinés plus loin.
- 2 Il s'agit ici du volume 4 de Bohas G., Zakharia K., *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya*, IFPO-IFEAD (désormais : SB 4), Damas, 2003, p. 158-332, et des fascicules 41 à 50 du manuscrit de cette recension, composant le vol. 5 de cette édition, à paraître en décembre 2004.
- 3 Prononciation en syro-libanais de *silāḥdār*.
- 4 Bohas G., Zakharia K., *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya*, vol. 3, IFEAD, Damas, 2002, p. 302-303 (désormais : SB 3).
- 5 SB 4, p. 169. L'expression *min ahl al-ḡaḍb* ou *maḡāḍīb* (sing. *maḡḍūb*) signifie : ceux qui sont « tirés ou attirés [par Dieu] ». Elle désignait à l'origine chez les soufis « les représentants d'un type de piété qui est au premier chef passive », puis « dans la littérature plus récente [...] les extatiques excentriques, les extravagants en amour, les fous sacrés et les personnages qui méprisent la loi » (Gramlich R., « Madjdḥūb », *Encyclopédie de l'Islam* (désormais : EI), I, V, p. 1025).
- 6 Rappelons que Baybarṣ est intervenu pour empêcher son père de l'enterrer vivant. V. Bohas G., Zakharia K., *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya*, vol. 1 (désormais SB 1), IFEAD, Damas, 2000, p. 178.
- 7 Cette aptitude trouve son pendant historique chez Ṭāhir Ibn al-Ḥusayn (m. 822), dit Dū al-Yamīnayn (l'Ambidextre, ou plutôt les Deux Mains Droites).
- 8 Le *Roman* ne distingue pas les Mongols des anciens Persans, adorateurs du feu.
- 9 Quoiqu'il ne soit pas possible d'affirmer, en l'état actuel de la recherche, que ces effets d'annonce sont systématiques dans la *Sīra*, il est possible d'indiquer que c'est au moins le cas pour Sitt al-Šām, mère adoptive de Baybarṣ (v. SB 1, p. 29 ; Zakharia K., « Les principales figures de femmes musulmanes dans *Sīrat Baybarṣ* », in *Langues et Littératures du Monde Arabe*, 4, Lyon, ENS éditions, 2003, p. 202-203.
- 10 Elle va de SB 3, p. 295 à SB 3, p. 311.
- 11 Titre donné à Baybarṣ par les *fidāwī*-s du *Roman*. Je ne traduirai le vocatif que lorsqu'il signale une déférence explicite.
- 12 Durant la première étape de sa vie, Sa'd déforme le nom de son père de Dibl en D^ebab.
- 13 'Aḡamī (« persan, non arabe ») renvoie ici au fait que la mère d'Ibrāhīm n'est pas arabe de souche. L'utilisation du terme comme insulte révèle une

- des contradictions entre appartenances islamique et ethnique dans le *Roman* : en effet, le sultan mamelük Baybars est lui aussi 'aġamī. Sur 'aġam, voir dans ce même volume la contribution de Francis Guinle.
- 14 *Rāfiḍī* a ici le sens général d'« hérétique ». Il est amusant de noter que Sa'd, qui appartient à un clan ismaïlien, utilise pour insulter son cousin le terme par lequel ce groupe ou, plus largement, les shi'ites étaient désignés ou se désignaient eux-mêmes. Il n'est pas exclu que cela doive être rapporté au fait que l'ismaïlisme de la *Sīra* est dépouillé de ses caractéristiques structurelles pour apparaître comme une donnée folklorique valorisée.
 - 15 À l'évidence, Sa'd utilise (de manière récurrente) cette expression sans se soucier de son sens propre. À aucun moment, il ne paraît relier ce « son père » qu'il voue à l'enfer à son oncle Ḥasan, de fait le père d'Ibrāhīm.
 - 16 Littéralement : « Puisse la cécité te rendre aveugle. »
 - 17 La tournure « Qu'Allāh ne bénisse pas... » est souvent employée pour euphémiser la malédiction.
 - 18 Je reviendrai à cet énoncé, qui défie les règles de la syntaxe, dans la dernière partie.
 - 19 La traduction rend l'expression Abū Kirš al-Naḥḥāl par laquelle Sa'd désigne Ibrāhīm. Le sens premier de l'expression n'est pas tout à fait clair. Abū Kirš signifie littéralement « Père Gros Ventre », soit « celui qui a un gros ventre ». Al-Naḥḥāl désigne celui qui blute le blé pour séparer le son.
 - 20 Il s'agit de l'ascendance dont se réclament tous les ismaïliens, notamment ceux du *Roman*.
 - 21 Sur cette expression, v. note 5.
 - 22 Le parcours de Sa'd commence au fasc. 35. Il s'accélère dans les fascicules 45, 47 et 48, le tournant étant marqué par la bataille d'Ankubār dont le héros est supposé être l'unique survivant.
 - 23 *Malik* (roi) est employé dans le *Roman* pour désigner les détenteurs du pouvoir suprême, sans préjuger de leurs fonctions effectives.
 - 24 Les éléments par lesquels le conteur signifie que Sa'd provoque le rire de son entourage sont mis en italiques, tout au long de l'article. Il en est de même quand un énoncé réfère explicitement à une étape de son parcours.
 - 25 Quoique employée de manière humoristique, l'apposition de *šayḥ* (vieillard, maître) à Sa'd confirme qu'en dépit de son innocence, il est dépositaire d'un savoir par lequel il est susceptible de donner quelques leçons aux autres.

- 26 La traduction est délicate : *šūḥ* désigne un genre de sapin, et l'expression suggère, comme en français, un rapprochement avec la mort ; quoique celui qui sent le *šūḥ* apporte la mort plutôt qu'il ne la porte. Mais *šūḥ* ou *šūḥa* (milan) est le nom déformé par les ismaéliens du *Roman* de Šiḥa Ġamal al-Dīn, personnage pivot de l'action (Voir dans ce même volume la contribution de Francis Guinle sur ce héros).
- 27 Ou *mā šā'a Allāh* (ce que Dieu a voulu [a eu lieu]), formule servant à préserver du mauvais œil.
- 28 Emprunt à : Coran, sourate *Yā' Sīn*, verset 78. Il n'est pas inutile de préciser qu'il s'agit de la sourate habituellement récitée pour les morts, ce qui confère à ce passage une dimension symbolique particulière.
- 29 La récitation par Sa'd de la *šahāda* signale qu'il vient de prendre conscience du fait qu'il est musulman. Selon une tradition shī'ite, mentionnée notamment par Ibn Baṭṭūṭa, la récitation spontanée de la *šahāda* par des déments suit logiquement les guérisons miraculeuses au mausolée de 'Alī Ibn Abī Ṭālib.
- 30 Il s'agit de La Mecque et de Médine.
- 31 La *Sīra* considère que le sultan Baybars est le petit-fils d'Ibrāhīm al-Adham. V. *SB* 1, p. 71-80.
- 32 Dans d'autres contextes, cette expression peut également renvoyer à la nudité.
- 33 Ankubār est le nom arabe ancien de la Lombardie. Par contre, il n'est guère possible de localiser ce pont.
- 34 Veccia Vaglieri L., « Al-Ḥusayn b. 'Alī b. Abī Ṭālib », *EI*, III, p. 627-636, p. 630-631. Rappelons que dans l'imaginaire shī'ite, « la soif d'al-Ḥusayn et de ses partisans, le jour de 'Ašūrā', a laissé une douleur dans le cœur de ceux qui l'aiment, de sorte qu'ils se souviennent de lui chaque fois qu'ils boivent de l'eau, qu'ils distribuent eau et boissons en mémoire de l'imam al-Ḥusayn, que Kerbala et 'Ašūrā' leur viennent à l'esprit chaque fois qu'ils éprouvent la moindre soif, comme s'il y avait un lien entre l'eau, la soif et Kerbala » (extrait de « La soif », <http://www.al-kawthar.com/husainia/mosoa/371.htm>).
- 35 Je traduis par « messires » *ḡanādra* (de la *lingua franca*, messieurs).
- 36 Je traduis par « chers amis » l'expression « *yā sāda* » adressée par le conteur à son auditoire.
- 37 *SB*, ms, fasc. 45, f° 59-62. À paraître in Bohas G., Zakharia K., *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybars ḥasab al-riwāya al-šāmiyya*, vol. 5, Damas, IFPO-IFEAD. Tous

- les fascicules mentionnés dans cet article sont à paraître dans ce vol. 5 de la *Sīra*.
- 38 Il s'agit du terme par lequel sont désignées les femmes des ismaéliens dans le *Roman*.
- 39 L'expression renvoie aussi à l'imam 'Alī Ibn Abī Ṭālib.
- 40 C'est moi qui souligne.
- 41 V. à ce sujet Guinle F., « Ibrāhīm's embassies », in Zakharia K. (coordonné par), « *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybarš*, de l'oral à l'écrit/form performance to script », *Arabica*, vol. LI, fasc. 1-2, 2004, Brill, Leyde, p. 77-102.
- 42 En arabe littéral *mi'zar*, sorte de vêtement couvrant.
- 43 Terme technique désignant à la fois chez les soufis la voie et la doctrine d'un courant ou d'un maître.
- 44 Sa'd dénature les formules habituellement employées par Ibrāhīm dans ces circonstances. V. plus loin.
- 45 Terme désignant les rois chrétiens dans le *Roman*.
- 46 Comme précédemment, Sa'd dénature les formules de circonstance.
- 47 Nouvelle parodie des formules habituellement employées par Ibrāhīm.
- 48 L'émissaire porteur à son insu d'une missive invitant à le sanctionner trouve son pendant dans la littérature savante avec *ṣahīfat al-Mutalammis* (l'épître, le feuillet d'al-Mutalammis). Ici, toutefois, la sanction est légère alors qu'al-Muta-lammis le paya de sa vie.
- 49 Diminutif courant de 'Ayša.
- 50 Je traduis contextuellement par « elle n'avait pas le choix » l'énoncé « *ḡaṣban 'an-hā, lēš b-ṭayyēb-hā ?* ».
- 51 Terme emprunté au turc, marque de déférence.
- 52 C'est moi qui souligne.
- 53 Il s'agit de 'Abd al-Qādir al-Ġilānī (m. 1166), théologien, prédicateur et mystique, fondateur de la Qādiriyya, parfois considéré comme le plus grand saint de l'islam.
- 54 SB, ms, fasc. 48, f° 50-51. J'ai choisi de traduire par « trépidait comme une baguette de tambour » l'expression « *ṣārit daqnō mitl qaddūm 'l-ḥ'lwēnē tqūm w-ṭ'q'ōd* » (littéralement : son menton était devenu comme un marteau de pâtissier, qui monte et qui descend).
- 55 Ibrāhīm a pour habitude de refuser, par déférence pour Baybarš et sa fonction, de remettre l'une de ses missives à un destinataire qui refuse de se lever pour la recevoir.

- 56 Tout porte à penser que les échanges entre Ibrāhīm et Idamur se déroulent par signes.
- 57 Un tel développement, certes intéressant, risquerait de ne constituer ici qu'une amplification.
- 58 Kouloughli D. E., « Le texte arabe du *Roman de Baybars*, premier survol du corpus électronique », in Zakharia K. (coordonné par), *op. cit.*, p. 136.
- 59 Le meurtre du fils, récurrent dans la *Sīra*, mériterait un examen approfondi. Les rares études dont il a fait l'objet à ce jour, notamment en psychanalyse, portent - jusqu'à en être biaisées - l'empreinte de la culture judéo-chrétienne. Or, sa présence dans un texte comme le *Roman de Baybars* permettrait de proposer une lecture plus ouverte de ce topique.
- 60 (SB, ms, fasc. 47, f° 75. Pour le passage entier, v. *supra*, p. 175).
- 61 (SB, ms, fasc. 45, f° 110. Pour le passage entier, v. *supra*, p. 171).
- 62 Coran, sourate *al-A'rāf*, v. 157-158.
- 63 Dans la gnose ismailienne, la poursuite d'une belle inaccessible est l'allégorie de la quête de la Vraie Religion (*i. e.* l'ismaïlisme).
- 64 L'expression « une branche de saule surmontant une dune de safran » est un cliché pour décrire une taille très fine et un lourd postérieur, ce qui est considéré comme un élément de la beauté masculine autant que féminine.
- 65 L'expression « sœur des hommes » sert à décrire une femme qui assume des rôles habituellement masculins, mais dont la liberté et la présence dans l'espace public n'altèrent en aucune manière ni la moralité ni la féminité.
- 66 Sa'd utilise dans sa demande en mariage des clichés.
- 67 Figure récurrente dans les récits initiatiques.
- 68 Plat à base d'un mélange de viande, d'oignon et de blé, pilés jusqu'à constituer une pâte homogène.
- 69 De manière plus légère, Sa'd n'est pas sans avoir quelques traits en commun avec Obélix, notamment pour ce qui concerne l'absence totale de conscience de sa propre force.
- 70 Gril D., « Du sultanat au califat universel : le rôle des saints dans le *Roman de Baybars* », in Garcin J.-C. (sous la dir. de), *Lectures du Roman de Baybars*, Editions Parenthèses-MMSH (collection « Parcours méditerranéens »), Marseille, 2003, p. 173-197, p. 183.
- 71 *Ibid.*, p. 185.

Résumé

Sa'd Abā Riyāḥ est l'un des nombreux personnages secondaires de *Sīrat Baybars*. Quoiqu'il semble dévolu à jouer, auprès de Baybars, le rôle d'un personnage naïf et maladroit, dévoué autant que bouffon, certains détours du récit principal dessinent les étapes de son parcours de formation, qui le conduit de l'état de nature, dans lequel il présente les traits d'un enfant sauvage, à l'état de culture. Devenu, sans que l'on sache comment, un guerrier accompli et irréductible, il fait alors face successivement à la mort, à l'amour et au pouvoir. Quand ce parcours s'achève pour lui, il reprend auprès du sultan ses fonctions de porteglaive et son rôle de personnage à la fois central et subalterne.

Abstract

Sa'd Abā Riyāḥ is one of the minor characters of *Sīrat Baybars*. Although he appears to play the part of a naive and clumsy as well as devoted fool to Baybars, a number of digressive episodes in the main narrative outline the stages of his initiatory journey from the state of nature, in which he is akin to the wild child, to the state of culture. We are not told how he becomes a proficient and invincible warrior, but we see him successively facing death, love and power. When his journey is over, he resumes his function as sword-bearer at the Sultan's side, as well as his part in the narrative as a central yet subordinate character.